

Il Volantino Europeo n° double 62-63

Janvier – Avril 2019

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev



Lac Balaton, janvier 2017 © Zsuzsa Bene - Apricale, mars 2019 © Il Volantino Europeo

Ce numéro double du Volantino est à cheval sur deux saisons de l'année : dira-t-on qu'elles s'opposent ou qu'elles se complètent, ou simplement qu'elles se succèdent, accomplissant depuis la nuit des temps ce cycle réputé immuable qui inspira poètes, peintres et musiciens, et qui continue le plus souvent de nous émerveiller, en raison notamment des changements que nous pouvons vivre et observer ?

Mais tous les lieux de notre chère planète ne connaissent pas les mêmes alternances, il y a des saisons sèches et humides, des précipitations et des tempêtes, des variations plus ou moins importantes au cours de l'année. Reportez-vous à vos cours de géographie si pour vous ces notions sont devenues floues avec les années, mais de toute façon tout cela est en train de bigrement changer, avec le réchauffement climatique et la multiplication des phénomènes extrêmes, comme on le lit partout.

La « grande » presse s'est approprié de la chose et publie un livre des records régulièrement mis à jour : pour faire simple, les années passent et sont de plus en plus chaudes, les calottes glaciaires fondent à vue d'œil (ne parlons même plus des glaciers suisses moribonds ou des flatulences du permafrost), les ours blancs meurent de faim et deviennent agressifs, les dauphins s'échouent, les oiseaux disparaissent et ne migrent plus, les abeilles ne font plus leur miel...

De tout cela, nous avons été prévenus depuis des décennies, un peu comme des dangers du tabac, mais nous préférons continuer à oublier ou à éviter.

C'est pourquoi la récente mobilisation de la partie la plus jeune de la population mondiale lors de la Grève mondiale pour le climat du 15 mars 2019, est peut-être un micro-signal encourageant, tout comme l'émergence sur la scène mondiale d'une personnalité comme Greta Thunberg. Mais pour l'instant, les vraies commandes sont toujours aux mains de ces chefs d'Etats et de gouvernements qui - avec leurs veules zéloteurs - semblent ne connaître que la frénésie du pouvoir et des affaires, dans une spirale de destruction massive et délibérée de notre environnement à toutes et à tous.*

**<https://www.youtube.com/watch?v=XDb5QxA3MAG>*

"Quand les hommes vivront d'amour"

J'ai été sollicité il y a environ 3 mois à la sortie de La Taverne Française, bar interlope bien connu à Strasbourg, par une des organisatrices des conférences TED, en Alsace, Valérie PERARO.

Je n'avais jamais entendu parler de cela mais le challenge m'intriguait et m'intéressait : « faire le talk de ma vie » avec l'aide d'un « coach » en offrant au public, annoncé nombreux (500 personnes), le cadeau d'une idée maîtresse.

Peut-être un peu réticent, à certains moments, mais jamais hostile, j'ai été séduit et enseigné par le professionnalisme et la bienveillance de mon coach (Florence LEOSZEWSKI) qui m'a aidé à rendre concis et percutant un texte déclamé en 18 minutes, le 19 janvier dernier à la Cité de la Musique et de la Danse, à Strasbourg.

A force d'échanges non directifs mais très ciblés sur l'économie de mots et la précision des idées.

Il y a eu 12 orateurs et les vidéos devraient être en ligne dans quelques semaines.

J'ai choisi de parler de « la paix par le pardon ».

Et c'est la première fois que j'écrivais aussi précisément les minutes du drame dont j'ai été victime le 15 novembre 2005, durant lequel j'ai perdu ma femme.

C'est la première fois que je pouvais en parler à nos trois enfants.

Je me suis rendu compte que le fait de mêler l'exigence de l'écriture à l'impératif de la déclamation (par cœur) me pousseraient dans mes retranchements et me permettraient d'explorer, accompagné de « mon coach », une partie de mon inconscient.

Et d'offrir et de partager les fruits de ces découvertes avec un public bien « disposé ».

Le drame que Strasbourg a connu le 11 décembre 2005 a donné résonance et consistance à mon « talk ».

Georges-Yoram FEDERMANN
Strasbourg, janvier 2019

En 2005, Je vis « heureux », en famille, avec nos trois enfants à Strasbourg. Je mène des combats professionnels usants et exigeants depuis 18 ans en libéral, de manière isolée, mais avec une énergie et un enthousiasme intacts, porté par le soutien solidaire et fraternel de ma femme, Véronique. Devant mon épuisement, elle se propose de revenir m'aider, au secrétariat et à l'accueil, après 7 ans d'absence du cabinet.

Je m'étais promis, l'été précédent, de vieillir à ses côtés. J'avais 50 ans et elle un peu plus. Elle avait créé, à sa retraite d'institutrice, une Permanence d' Accueil des sans-papiers et était devenue, de manière autodidacte, une des meilleures juristes de Strasbourg, dans le domaine aride du Droit des étrangers.

Nous avons arrêté le principe de redonner la moitié de nos « richesses » à la collectivité.

Nous sommes le 15 novembre 2005, c'est un mardi.

Je ne l'oublierai pas.

Véro fait à manger à midi à toute la famille, à la maison, près du cabinet, excepté à notre cadet installé à Paris depuis quelques mois.

Elle me rejoint au travail vers 14H30.

A 16H 40, Véro vient me déranger pour me demander la confirmation d'une prescription à un patient. Je plaisante avec elle. Elle renseigne la pharmacie.

Ce seront nos dernières paroles échangées.

Je suis face à Nathalie, une patiente. Un coup de tonnerre éclate.

Je pense à un « gros » plomb qui a sauté.

Quelqu'un que je reconnais tout de suite fait irruption. Il a l'air concentré et déterminé, « très affairé ». Il ne prononce pas un mot. Il tire sur moi deux fois. Nathalie détourne l'arme.

Je tente de briser la fenêtre d'un coup d'épaule et comme dans un film, comique et muet, d'Harold Lloyd, je découvre une surface souple et élastique. Je n'ai pas mal. Je réussis à ouvrir et à sauter dans la rue du RDC. Je fais quelques pas, une douzaine, ni lentement, ni précipitamment, comme si je répétais. Deux autres détonations résonnent.

Je sens une gêne dans le dos mais bizarrement mon corps répond à mes ordres.

Je suis surpris de n'avoir mal nulle part comme si le scénario n'était pas fidèlement interprété.

Je me mets à l'abri derrière une voiture.

L'agresseur sort en courant. Nos regards se croisent. Je crois qu'il tient une arme à la main. Il disparaît au bout de la rue. Il va se diriger vers le cabinet d'un ami généraliste qu'il va gravement blesser.

Je retourne au cabinet.

Véro est au sol dans une mare de sang entourée de plusieurs personnes, des patients et une voisine juive qui prie pour l'élévation de son âme.

Je comprends que Véronique est perdue et je me penche sur elle pendant que Christian, un des patients présent, appelle les secours, je tente de la réanimer pendant quelques minutes. Elle bougera la jambe droite par intermittence. Quand le 15 arrive, les secours s'affairent méthodiquement et c'est comme si le temps était alors suspendu au bilan du réanimateur... que je reconnais.

C'est comme si le sort pouvait encore pencher en faveur de Véro.

Mais le collègue me fait comprendre qu'il n'y a pas d'espoir.

Je m'y attendais.

Je suis accroupi par terre.

Je saigne et je vais être transporté à l'hôpital pendant que Véro est amenée dans un autre établissement, pour être déclarée morte le lendemain vers 11h, là où elle a donné la vie à deux de nos trois gosses.

Je croise la famille de l'ami généraliste agressé le même jour, au chevet d'un brancard. Nous échangeons des regards complices. Lui, heureusement, s'en sortira.

Je me réveille le lendemain en réa, happé par l'animation du service et exclu par l'indifférence affairée des infirmières, qui refont les lits en tirant les draps de la nuit, rafraîchis par coups secs et en changeant juste l'alèze.

J'apprends que les gosses ont autorisé la transplantation de 4 organes de Véro.

Je n'ai encore vu personne. Commence alors une période pénible de ruminations et de tristesse infinies. Je vais refaire le film du

drame en boucle en essayant désespérément de modifier le scénario absurde.

Absurde pour notre famille et absurde pour celle de l'agresseur.

Je veux croire que je peux le faire car nous avons tant aimé aider l'assassin et toute sa famille, Véronique et moi, à qui nous avons rendu maints services durant plus de 5 ans de suivi.

Mon fils David, suivant scrupuleusement mes indications, prend la parole comme un automate inspiré, devant le cabinet, le lendemain de la mort de sa mère, pour appeler à penser aussi à la peine de la famille de notre agresseur.

Après cela, commence une période de 7 mois qui n'en finira pas où je tenterai de récupérer, chaque jour, avec une succession de moments insupportables:

- Insupportable, la sonnerie de l'école primaire voisine et les cris des enfants dans la cour de récré,
- Insupportable, la reconstitution de tous les lieux de la ville habités par Véro qui deviennent plus insupportables qu'hostiles,
- Et insupportable enfin, une tristesse et une indifférence vis à vis de mes enfants qui ont, à ce moment-là, comme perdu leurs deux parents.

Après-coup, si j'ose dire, je reconstitue les heures qui ont précédé l'agression en m'appuyant sur les mots d'amour et d'humour des cartes postales que j'envoyais à Véro, à notre adresse, depuis nos lieux de vacances communes et en m'appuyant aussi sur le récit des témoins et amis.

Je recouvre, cependant, quelque esprit et retourne au cabinet dès que les scellés sont brisés et récupère à la première occasion, une 50 aine de dossiers, volumineux et pesants, truffés de papiers de toutes sortes, de patients « sans-papiers », pour pouvoir m'assurer du relais par des collègues.

Certains dossiers sont ensanglantés.

Je les ai conservés comme des témoins et peut-être des reliques ou des talismans.

Il faut faire refaire le cabinet et le repeindre en blanc. Boucher au plâtre les trous des impacts

de balles au-dessus de la place de la tête de Véro et au-dessus de la mienne. Et surtout poncer le parquet pour se débarrasser du sang incrusté.

Les odeurs de la cire et de la peinture sont pénétrantes et intolérables.

Un chirurgien, qui deviendra un ami, va sauver mon annulaire gauche de l'amputation.

Mon alliance me sauve la vie en déviant une balle qui est passée sous le mamelon droit, superficiellement. L'impact de la balle brûle mon alliance, qui se désintègre.

Je songe souvent à l'idée salvatrice d'être délivré du poids de la vie. Je ressens une douleur morale indescriptible, inconnue jusqu'à ce jour. Et je refais le film de l'agression indéfiniment pour en modifier le scénario. La nuit, le jour.

Je cartographie Strasbourg. Je vois Véro partout. Elle est en moi de manière insupportable, rassurante et étonnante aussi.

Nous allons disperser ses cendres sur une dizaine d'étapes d'un chemin du cœur.

Je m'éloigne de mes gosses qui ne cessent de me la rappeler.

J'ai toujours accueilli les personnes fragiles, marginalisées dans mon cabinet, sans rendez-vous, et je vais continuer à la faire.

J'exerce le métier et la fonction de psychiatre.

Sans jeter la pierre à une partie de mes confrères, j'aurais pu être assigné, moi aussi, à soigner les plus « riches » du Centre-ville, ceux de la même classe sociale que moi, facile à reconnaître et en plus qui savent exprimer « une demande »; mais je me suis toujours intéressé, allez savoir pourquoi, à l'accueil inconditionnel et sans rendez-vous des plus fragiles (ils sont avant tout insomniaques), des plus marginalisés (sans papiers, pauvres, bénéficiaires de la CMU et de l'AME, transgenres, malgré-nous, naufragés de la mer et de la terre,...) ; tous ceux se retrouvant en position d'être exclu et stigmatisé, souvent « malgré-eux ».

C'est comme cela que j'ai intégré le sens de l'exercice de mon métier en me mettant à la place de celui qui accueillerait le « juif d'aujourd'hui », entendu au sens sociologique, pour lui rendre service et parfois même le sauver.

La mort ! La mort !

Que faire pour la contrarier, cette mort absurde ?

Me venger et demander réparation du préjudice que j'ai subi et dont, ni moi ni personne, ne peut mesurer l'ampleur ?

Elle ne sera jamais à la hauteur de mon attente de justice ou de justesse

Alors, plutôt : « Accepter ce qui est enlevé. Apprécier ce qui est donné », vous ne croyez pas ?

Douloureusement je comptais les heures, longues, les jours sans fin et les années interminables.

Je ne sais pas encore si j'arrête de compter.

L'amertume, la méfiance, l'irritabilité, la froideur, la mise à distance sont très couteuses psychiquement :

D'où l'ordonnance médicale, logique, implicite, économique, simple, homéopathique, psychanalytique : la prescription du Pardon ...

Il s'agit de reconnaître sa douleur, sa colère, son désespoir et de les remettre à une place où ils ne vont pas continuer à entraîner une dépense d'énergie énorme et stérile, dévastatrice.

Il s'agit de ne plus se tromper d'« ennemi » et de « cible » et de rapporter son histoire personnelle à l'échelle de la grande histoire collective.

Quoi qu'on fasse et qu'on le veuille ou non.

Celui ou celle à qui on attribue d'être à l'origine de nos maux continue à faire partie du grand ensemble de l'humanité, intemporelle et universelle, et n'en sort jamais.

Prenons garde de ne pas nous mettre au niveau de violence dont il a pu faire preuve ...en risquant alors de faire gagner la violence deux

fois...et d'en faire une menace de transmission à nos enfants et à nos élèves.

La victime est frappée d'une double peine, au moins : le préjudice subi et le défi de continuer à reconnaître l'humanité du bourreau.

J'ai ressenti l'abandon quand Véronique a été tuée le 15 novembre 2005

Puis j'ai bénéficié d'une réanimation du cœur et de la présence de la main d'Anja à mon chevet. Anja, une voisine, que nous aimions beaucoup Véronique et moi, prenait le relai et me transmettait le témoin.

L'amour d'Anja dans son regard, sa douceur, son acceptation de la présence incessante de Véro en moi et entre nous. Ma nouvelle alliance portée à droite.

Les enfants : Nora et Nour, lumineux qui couronnent cette union.

Le travail de réparation et de protection des étrangers a repris douloureux et fécond, fructueux.

L'alliance et l'alchimie entre nos 5 enfants s'est progressivement opérée.

C'est avant tout le fait de voir nos deux gamins franchir les étapes de la vie qui m'a redonné un regard naïf sur l'essence de l'existence, sans compétition et avec le sentiment que chacun peut exprimer ses propres compétences et respecter ses limites.

Au diable (ou à dieu) les convenances. Au diable le pouvoir. Je suis là, douloureusement et obstinément vivant à eux et à nous dans une disponibilité et une hospitalité à toutes épreuves. Rien d'autre ne presse. Rien d'autre n'existe. Je m'applique dans chaque acte de la journée à suivre ce que me dicte « cet » amour de la vie. Libre.

Et alors, à ce moment-là, la haine, la volonté de faire mal, la violence apparaissent comme dérisoires et stupides, totalement décalées.

J'ai découvert et recherché l'étranger sous toutes ses coutures pour lui offrir l'hospitalité comme pour prouver au destin que son absurdité pouvait être dépassée et que je pouvais quand même donner sens à la poursuite d'une vie, à ce moment-là, incongrue et déplacée et d'un exercice professionnel

perçu comme absurde qui m'avait même poussé, naïvement, moralement à sauver la vie du futur assassin pour qu'il retourne une arme contre nous.

L'hospitalité s'est imposée comme une évidence et une nécessité de survie. Sinon, j'aurais peut-être choisi la mort.

Je serais resté étranger à moi-même et j'aurais continué à traquer l'étranger autour de moi, stupidement, en me trompant de colère.

En imputant à l'autre la responsabilité et la paternité de mes angoisses, doutes et défaites.

A présent, je vous invite à méditer cette histoire comme l'appel, l'espérance qui sont devenus pour moi un crédo, pour que vous en fassiez, si vous le voulez peut-être usage à votre tour ...pour la paix, grâce au pardon.

Chant

1) Quand les hommes vivront d'amour
Il n'y aura plus de misère
Et commenceront les beaux jours
Mais nous, nous serons morts, mon frère

2) Quand les hommes vivront d'amour
Ce sera la paix sur la terre
Les soldats seront troubadours
Mais nous nous serons morts mon frère

3) Dans la grand' chaîne de la vie
Où il fallait que nous passions
Où il fallait que nous soyons
Nous aurons comme profond défi
D'accueillir tous les formes de la Misère,
Car c'est avant tout notre affaire
Pardon, mais au diable les bouc-émissaires
De l'hospitalité, soyons les missionnaires.

4) Quand les hommes vivront d'amour
Il n'y aura plus de misère
Et commenceront les beaux jours
Mais nous, nous serons morts, mon frère

5) Quand les hommes vivront d'amour
Ce sera la paix sur la terre
Les soldats seront troubadours
Mais nous nous serons morts mon frère

Merci.

Georges-Yoram FEDERMANN
Strasbourg, janvier 2019

L'Equipe de rédaction du Volantino Europeo remercie - autant qu'il est possible de le faire pour une publication – le Docteur Georges-Yoram Federmann de lui avoir confié son témoignage, que nous n'oserons surtout pas qualifier de bouleversant, tant le mot a été utilisé à tort et à travers. Il nous livre ici, en

8^{ème} Pavé dans le Léman, Genève 8 mars 2019

Peu de personnes présentes et néanmoins toujours ce désir de partage et de réflexions qui anime ceux qui sont là.

Réflexion autour d'une dynamique de troc. Existe actuellement le SEL, le troc des plantes. L'idée du TROC de TRUCS (objets) émerge. Des résidents du Raccard participent à la rue est à vous et ils apprécient car il y a une tension vers la normalité
Échange de compétences (savoirs) au Centre Espoir pour éviter la circulation d'argent.

La réflexion se poursuit sur comment rendre les personnes plus actives dans leur institution afin d'améliorer le sentiment d'auto-efficacité.

Sont évoqués les groupes Colibri à Genève issus de Pierre Rabhi.

Comment partir des usagers pour organiser des dispositifs. Pourquoi pas un Wikipédia où chacun peut alimenter le site? Est relevé l'intérêt de connaître plus les personnes car elles peuvent nous mettre en lien avec des zones d'intérêt. Ou encore : <http://savoirpatient.ch/>
ce site est très bien fait pour partager, diffuser les compétences des patients sur leur troubles côté somatique, il faudrait la même chose pour le psychique...

des termes très simples, un moment où sa vie a basculé (et ce n'est rien de le dire ou de l'écrire), et relate de la même manière son parcours de reconquête de la vie/de re-nouage avec elle, où « l'hospitalité s'est imposée comme une évidence et une nécessité de survie ». Rien, sans doute, ne l'arrêtera jamais dans son cheminement vers l'hospitalité inconditionnelle dont il nous fait inlassablement partager l'exigence et le questionnement. Une fois encore, merci Georges Yoram !

Mise en évidence d'une « contamination » des structures protégées par la rentabilité. Ces places dans les ateliers protégés qui exigent 20h d'activité par semaine, n'arrivent pas à remplir leurs places. Les personnes pas assez productives sont sorties de ce système.

Par ailleurs jusqu'où aller pour « protéger » les personnes vivant avec :

Brain-storming sur les solutions pour les personnes hors cadres qui doit tenir compte

- De l'ambivalence des usagers
- Du manque « d'appétit » en lien à la souffrance, à la pléthore d'offre
- Des murs qu'on se construit dans nos têtes
- Augmenter le QC (quotient de citoyenneté)
- Utilisation de l'art au service de la déstigmatisation (pantoufles d'hôpital, chemises de nuit...)

Expérience de l'hôpital de Laborde avec Jean Oury, puis Jean Oury

Open dialogue

Prendre du temps - Principe du temps sur place la nuit car outil de travail donné par le lien qui ne se crée pas obligatoirement dans les heures de bureau.

Association autogérée l'Expérience soutenue par la logistique du Centre Espoir. Le 17 septembre il y aura une rencontre à la Galerie la Ruine, à la rue des Vollandes avec un médiateur artistique et d'exposition.

Rita MANGHI
Rita.Manghi@hcuge.ch

LA MORTE ROSSA

VENTESIMA LETTERA MARRANA

La violenza cieca degli anni passati ha determinato la cecità dell'oggi. È la Storia lo scandalo da cui uscire, senza nulla risparmiare ai poteri, mai buoni.

*“Uccidere un uomo per difendere un'idea,
non è difendere un'idea, è uccidere un
uomo».*

Sébastien Châteillon, 1554, citato in *Notre
musique*, 2005, film di J-L. Godard



Sébastien Châteillon (1515 – 1563)

La morte rossa, come ogni morte causata da un atto politico, può essere morte subita o morte data. Della prima, a sinistra, si è parlato per decenni: martirologio della Resistenza, in Italia e altrove (il PCF partito dei “75.000 fucilati”, ad esempio, da ridurre a circa 4.000, secondo recenti ricerche), violenza delle repressioni fasciste oppure ad opera di Stati *democratici* (ma non delle *democrazie popolari*: lì i morti erano considerati controrivoluzionari, e non contavano), e anche morte da fuoco amico nelle sanguinose lotte interne al movimento

operaio e contadino, come a Barcellona nelle giornate del maggio 1937, guerra agli anarchici e ai marxisti devianti dall'ortodossia sovietica, guerra intestina che ancora genera terrore. Un libro di Fabio Giovannini si è occupato del rapporto tra i “marxisti e la morte” (1). Importante il quadro teorico complessivo (Marx, Ernst Bloch, Heller ma, purtroppo, niente De Martino, niente Di Nola, ovvero nessuno di coloro che unirono al marxismo una forte riflessione antropologica, e ricerca sul campo), forti alcuni passaggi: “...lo stalinismo innescò una serie di ‘doppie morti’ (...). Doppia vittima della morte rossa è stato (insieme a moltitudini talora ignote) un comunista come Michail Koltsov, che ha incontrato di persona i due aspetti violenti della morte rossa: giornalista, inviato in Spagna durante le fasi più dure della guerra civile, si trovò a faccia a faccia con l'ecatombe di antifascisti provocata dalle armate di Franco (...); rientrato in patria, venne arrestato e, nel 1942, morì in carcere in circostanze misteriose, vittima di un'altra ecatombe, quella della repressione staliniana. Koltsov, che era entrato a vent'anni nel partito comunista e nell'Armata rossa, ebbe come troppi altri in sorte di sfuggire alla morte rossa *subita*, ma non alla morte rossa *data*...” (2)

ANNI SETTANTA

Però Giovannini nel suo saggio non parla della morte che appena prima degli anni in cui scriveva era dispensata in modo oculato (non stragista) dai rossi: anni del terrorismo comunista delle Brigate Rosse, ma anche di altre bande armate che insanguinarono gli anni Settanta e l'inizio degli Ottanta con una stupida ferocia che è concausa e parte centrale del problema oggi chiamato *scomparsa della sinistra* (comunista, ma non solo). Se la demonizzazione –ora egemone– di quanto accaduto e la sua riduzione a una lunga fila di crimini è ridicola, ugualmente ridicola è l'angelizzazione del movimento operaio e studentesco che, soprattutto nelle sue derive più estreme, cozza con la spietata realtà dei

fatti. Stato, destra eversiva con le sue complicità con i servizi segreti, e terrorismo di marca brigatista: tutti uccisero, ma più spaventose di tutte sono le morti provocate dai tuoi, da coloro con cui molto si era condiviso e che pure scelsero strade dirette in vicoli ciechi, così contribuendo alla cecità dell'oggi. Il delitto Mattei a Roma la notte tra il 15 e il 16 aprile 1973 (militanti di Potere operaio appiccarono il fuoco alla porta della casa di Mario Mattei, segretario della sezione MSI di Primavalle; morirono due dei figli del militante missino), il delitto Mazzola e Giralucci a Padova il 17 giugno 1974 (due militanti del MSI uccisi nella sede padovana di questo partito da un commando delle Brigate rosse) o l'assassinio di Sergio Ramelli a Milano il 13 marzo 1975 (uno studente di diciotto anni ucciso a colpi di chiave inglese da militanti di Avanguardia operaia) sono solo tre dei tanti fattacci di quella storia, lontana nel tempo ma prossima per ferite aperte. Sconcerta la desolante leggerezza con cui si pensavano atti atroci di cui non si potevano non prevedere le conseguenze. L'orrore dei tempi non giustifica: non giustifica i giudici nella *Storia della colonna infame* di Manzoni che avrebbero potuto non condannare i presunti untori (Manzoni –in questo, e altro, apprezzato da Sciascia- crede nel libero arbitrio, al contrario di Pietro Verri che nelle sue *Osservazioni sulla tortura* pensa che non vi fosse altra strada per giudici del tutto immersi nella mentalità chiusa e superstiziosa del primo Seicento lombardo); come non giustifica le taniche di benzina, gli inneschi, le spranghe e le pistole usate con stupida e criminale leggerezza. Non giustifica le modalità adottate, lo slogan "uccidere un fascista non è un reato", le vigliaccherie di agguati e controagguati. Vigliaccherie da entrambe le parti: anche l'autoassoluzione/autoinnocentizzazione da parte del mondo fascista per le sue violente bravate è irritante. Ne sono testimonianza due opere mediocri come il fumetto su Almerigo Grilz o il romanzo *Nessun dolore* di Domenico Di Tullio (3). In questi testi vengono messi in scena gruppi di *compagni*, regolarmente più

numerosi dei *camerati* e regolarmente vigliacchi: invece il manganello usato sistematicamente da picchiatori dell'estrema destra, alcuni dei quali immischiati in vicende di spaccio, in queste e altre opere viene sempre considerato un'arma di difesa, quando invece squadracce imperversavano e terrorizzavano interi quartieri. Ma a maggior ragione: nemmeno questo giustifica i rossi, i *nostri*. Che al tempo tentarono una lettura *obliqua* dei fatti: chi uccide in nome del comunismo non può essere un comunista; può essere solo, ed è, un fascista. Nella *Ballata per Pinelli* si canta "...un compagno non può averlo fatto...": vero, nel caso dell'anarchico milanese accusato di un qualche ruolo nella strage di Piazza Fontana (12 dicembre 1969, verso il cinquantesimo anniversario...) e poi ucciso nei locali della questura di Milano; falso in moltissimi altri casi. I compagni e le compagne hanno ucciso, a cominciare dall'assassinio del commissario Calabresi, proprio in nome del comunismo. Il caso delle Brigate Rosse è esemplare. Scrive Andrea Colombo in *Un affare di stato: [della cultura comunista]* "le Br condividono quasi tutto: l'etica lavorista, la sfiducia nella spontaneità dei conflitti e il primato assegnato alla mediazione politica, l'identificazione del soggetto sociale privilegiato e unico portatore di innovazione con una classe operaia tradizionale che nel '78 aveva già perso ogni centralità..." (4) Sono personaggi centrali nella storia brigatista – Mario Moretti, Barbara Balzerani, Prospero Gallinari, Alberto Franceschini- a insistere sulla filiazione della loro vicenda da quella del Partito Comunista Italiano. Conclude Colombo: "...Pur non unica, la componente brigatista che deriva direttamente dal Pci è determinante nell'indirizzare la cultura politica e la mentalità delle Br..." (5) Le altre componenti –quella cattolica, quella libertaria, quella terzomondista con il sogno di una guerriglia di stampo sudamericano- rimandano in ogni caso alle varie famiglie della sinistra italiana e internazionale/internazionalista. Scrollarsi questa storia di dosso con una

scrollata di spalle, significa lavarsi con troppa leggerezza la coscienza.

L'ORIENTE ROSSO

Anche le vicende più estreme del comunismo novecentesco fanno parte della storia di questo movimento/pensiero. Quella della Cambogia di Pol Pot e dei khmer rossi, cui si attribuisce uno degli ultimi genocidi del Ventesimo secolo. Per i rapporti tra questa vicenda, rinnegata ed espulsa dall'immaginario progressista, e il mondo delle sinistre occidentali soccorre ancora Fabio Giovannini in un altro suo importante libro: "...Al contrario di quanto affermato da tanti opinionisti e politici della sinistra, e tra gli stessi comunisti, Pol Pot non è un'anomalia, un corpo estraneo. Pol Pot è viceversa pienamente interno alla tradizione delle forze politiche marxiste e comuniste del Novecento. E la sua rivoluzione (un'attuazione integrale degli schemi derivati dal 'socialismo scientifico') è stata affine per esiti alle tante rivoluzioni socialiste del Novecento (...). Il mistero di Pol Pot, forse, è racchiuso nelle poesie francesi che amava citare, soprattutto le *Ariettes oubliées* [*Ariette dimenticate*, nota di chi scrive] di Verlaine imparate durante i suoi studi giovanili a Parigi. Un amore per Verlaine che svela la sua formazione nella cultura occidentale, nutrita da un marxismo razionalistico..." (6) Così Giovannini apre ogni capitolo del libro con un'arietta malinconica: "C'est bien la pire peine / De ne savoir pourquoi / Sans amour et sans haine / Mon coeur a tant de peine" (E' la pena peggiore / Di non saper perché / Senza amore e senza odio / Il mio cuore soffre così)... Non certo il miglior Verlaine, ma quello cantabile e significativamente amato da Pol Pot: malinconia e crimine, crepuscolarismo e genocidio possono andare a braccetto, senza scandalo. A collegare l'interpretazione data dalle varie sinistre, soprattutto italiane, al fenomeno brigatista con quella usata per Pol Pot è lo stesso Giovannini, commentando un articolo dedicato nel 1997 alla vicenda cambogiana dal quotidiano comunista

Liberazione: "...Come non si volle vedere la parentela tra il marxismo e l'estrema sinistra, come si negò 'l'album di famiglia' del comunismo nostrano, così si acquisisce la falsa coscienza di un Pol Pot che non appartiene alla propria storia, ma che diventa una pedina del nemico di classe" (7), servo degli Stati Uniti, nel caso specifico. È per tutto questo -è anche per tutto questo (piazza Tienanmen, crollo nel sangue della Jugoslavia di Tito, guerre in Iraq, etc.)- che le sinistre arrivano sfigurate al Terzo millennio, incapaci di fare i conti con il proprio passato e quindi incapaci di leggere il presente: sovranisti e liberisti d'ogni razza sono invece più attrezzati, più robusti nell'inganno, più armati rispetto alla falsità e alle ripetute negazioni di cui è ricca la loro storia. Ecco perché è possibile che interi parlamenti, anche in Europa (Polonia ed Italia, ad esempio), siano ormai privi di rappresentanza qualificata a sinistra; ecco perché dall'egemonia delle sinistre di buona parte del secondo dopoguerra si è passati all'attuale crisi e al discredito. Al disprezzo, che si tocca con mano in incontri pubblici e in discussioni colte in autobus. In questa situazione quasi tutti gli *ex*, dai più rozzi ai più raffinati, sono ridotti al ruolo di smemorati custodi della memoria, con sporadici scattini di rivendicazioni militanti: una manifestazione antifascista (spesso ipocritamente indignata e isolata da ogni contesto di reale contraddizione), una raccolta di indumenti per i più poveri, un flash mob, qualche piazzata d'orgoglio di qualche sguaiato sindacalista. Ma niente, niente che somigli a una analisi (dell'attuale mercato del lavoro e del trionfo del caporalato, ad esempio), a una costruzione, a un processo/progetto, alla posa di una prima pietra, tranne là dove, spesso nel silenzio, i corpi e i pensieri si uniscono e in solidarietà elaborano condivisioni: nel rispetto dell'altra/o, senza prevaricazioni, senza superbia. Marranescamente.

LA TERZA ASSOLUZIONE

La terza autoassoluzione, o meglio assoluzione proveniente dal collegio giudicante dei media, è quella dello Stato. Per concentrarsi sul nostro Paese, una lettura innocentizzante dell'operato della Repubblica italiana può essere trovata nei volumi, peraltro molto articolati, di Vladimiro Satta. Egli scrive: [nel periodo che va] "dall'inizio degli anni Sessanta alle prime settimane del 1968 (...) l'Italia si distingueva per l'alto livello di libertà civili e politiche garantite ai singoli cittadini e alle associazioni. Sussisteva innanzitutto – e non venne mai meno- la più larga facoltà di esercitare i diritti politici in maniera democratica..." (8) Tutto questo in pieno boom economico e con forze di sicurezza in parte rese meno violente dalla presenza di un governo di centrosinistra. Dal 1968 agli anni Ottanta, invece, in questo *paradiso* si scatena una *guerra a bassa intensità* di cui però non si capiscono le cause, e Satta non aiuta minimamente a farlo. Secondo lui lo Stato, soprattutto negli *anni di piombo*, si sarebbe comportato in modo impeccabile: "...gli errori e le manchevolezze di vario tipo –operativo, amministrativo, giudiziario, normativo e politico- furono compensate da decisioni opportune e da successi che, messi insieme, portarono alla vittoria finale..." (9) *Vittoria finale*: su chi e per chi? Contro l'insorgenza armata, sicuramente, ma anche contro ogni possibile opposizione allo sviluppo capitalistico che infatti venne soffocata già nei primi anni Ottanta sia in Italia (marcia dei 40.000 alla FIAT, referendum sulla scala mobile) sia nel resto del pianeta. Il ciclo aperto nel 1945 si chiuse, forse in modo definitivo, nella potentissima reazione guidata da Reagan, Thatcher e Giovanni Paolo II: questa è l'ulteriore *vittoria finale*. Stupisce il fatto che Satta, nell'elogio dei successi dello Stato italiano, non consideri la furia di questo stesso Stato negli anni dal dopoguerra a oggi: basta leggere documenti di intellettuali schierati, ma capaci di radicale onestà, per capire come si siano comportate le forze dell'ordine in tutto

l'arco della vicenda repubblicana. Per questo rimandiamo ai volumi di Cesare Bermani e di Oreste Scalzone (10): le cifre riportate nei due volumi sono impressionanti (vedi nota). A questo altissimo numero di morti occorre aggiungere le complicità acclarate dello Stato con le varie mafie, la distruzione del paesaggio e delle tradizioni (sacco di Roma, sacco di Palermo, etc., ad opera di ministri e sindaci democristiani), la forzata industrializzazione di cui ancora oggi paghiamo le spese (l'oscenità assassina della siderurgia –Taranto, Gela, Cornigliano, Livorno-, l'amianto, i morti sul lavoro, per cancri e *incidenti*). Questo è lo Stato che ha conseguito la *vittoria finale* non solo sul terrorismo rosso ma su ogni possibilità di opposizione alla *megamacchina tecnocapitalista* (è una buona definizione coniata da Scalzone) che tutto assoggetta e mette al lavoro: è una vittoria di cui rallegrarsi? O meglio, è la vittoria di uno Stato di cui esser fieri e da cui sentirsi protetti? (11)

USCIRE DALLA STORIA

Le tre (auto)assoluzioni che fondano il nostro presente si basano su ideologie che hanno in comune l'accettazione delle cose così come stanno e, al tempo stesso, il loro tumultuoso e incessante desiderio di trasformarle radicalmente (ma solo il capitalismo è riuscito, in questo, e riesce); nelle tre si rintracciano elementi di continuità e contiguità, tanto da far pensare a tre fasi diverse di uno stesso processo storico, costruito sulla complicità oggettiva: il capitalismo ha bisogno dei fascismi per difendersi dal pericolo rosso (durante la guerra civile europea dal 1914 al 1945, e oggi con rinnovato zelo) o dell'abborrito Stato, quando serve (il new deal, i salvataggi delle banche da parte di Obama nel 2008); il comunismo bolscevico ha bisogno dei meccanismi del capitale per difendere la propria vittoria (la NEP di Lenin) o per sviluppare il Paese (la Cina del dopo-Mao); i fascismi sempre pronti ad essere il braccio armato del capitale oppure a diventare *di sinistra/nazional-socialismi* con un welfare da

fare invidia alle migliori socialdemocrazie, condito da imprese imperialistico-razzistiche. Non è un caso, inoltre, che libri dell'attuale dirigente del Partito comunista russo siano pubblicate, in Italia, da una casa editrice della destra radicale... (12)Ma non sono, tutte queste, forme di un solo flusso, di una fiumana che –positivisticamente- tutto trascina con sé senza curarsi dei “deboli che restano per via”, dei “fiacchi”, dei “vinti che levano le braccia disperate, e piegano il capo sotto il piede brutale dei sopravvegnenti, i vincitori d’oggi affrettati anch’essi d’arrivare, e che saranno sorpassati domani” (Verga, prefazione ai *Malavoglia*, 1881)? Se la “Storia è il risultato delle azioni patriarcali” (13), e tutte le azioni descritte in questa *Lettera marrana* lo sono, non è proprio questa Storia che va sabotata, spezzata, fatta uscire dai binari o sgangherata. Sgangherare la Storia significa uscire dalla guerra, e anche dalla guerra civile, senza niente risparmiare o perdonare ai poteri. Le chiavi inglesi sulla testa di Ramelli o altre spaventose azioni, in un quartiere di Roma o a Phnom Penh, non hanno fatto altro che confermare la Storia nel suo lato più oscuro, nel suo crimine quotidiano, ineffabile, *naturale*.

Gianluca Paciucci
Trieste, 07.01 2019

(1): Fabio Giovannini, *La morte rossa. I marxisti e la morte*, Dedalo, Bari, 1984, pp. 117.

(2): pag. 65, Giovannini, op. cit.

(3): AA.VV., *Almerigo Grilz. Avventura di una vita al fronte*, Ferrogallico editore, s.l., 2017, pp. 112, con appendice fotografica; Domenico Di Tullio, *Nessun dolore. Una storia di Casapound*, Rizzoli, Milano, 2010, pp. 226. Si tratta di opere falsanti perché autoinnocentizzanti, ma assolutamente da leggere per capire una mentalità e una comunità. Ugualmente importante, ma ben diversamente sconvolgente, il volume di Marco Carucci e di Paola Ramella *Sergio*

Ramelli. Quando uccidere un fascista non era reato, Ferrogallico editore, s.l., 2017, pp. 142. Per una visione d’insieme, sostanzialmente corretto e non proveniente da un’area interna ai movimenti di estrema destra, è il volume di Luca Telese, *Cuori neri. Dal rogo di Primavalle alla morte di Ramelli. 21 delitti dimenticati degli anni di piombo*, Sperling&Kupfer, Milano, 2006, pp. 801.

(4): pag. 88 in Andrea Colombo, *Un affare di stato. Il delitto Moro 40 anni dopo*, Cairo editore, Milano, 2018, pp. 287.

(5): A. Colombo, op. cit., pag. 89. Il '77 presenterà elementi nuovi, in questo senso: “...Scrive il Nucleo Autonomo di Quarto Oggiaro di Milano, protagonista degli scontri del '75: ‘Noi non abbiamo miti di fronte ai quali inchinarci!!! Non siamo marxisti, tanto meno leninisti. Siamo delle coscienze rivoluzionarie. Ci sta bene tutto ciò che è realmente radicale. Seppelliamo i cadaveri delle vecchie ideologie!!!’...” (pag. 211 in Oreste Scalzone, *77, e poi...Da una conversazione con Pino Casamassima*, Mimesis, Milano-Udine, 2017, pp. 333). Né le BR né il PCI, anche in questo accomunati, riuscivano a capire quanto stava accadendo nelle periferie delle principali città italiane in cui agivano soggetti/vittime del violento passaggio alla realtà post-industriale.

(6): pp. 8-9 in Fabio Giovannini, *Pol Pot. Una tragedia rossa*, Datanews, Roma, 1998, pp. 135.

(7): pag. 124 in Fabio Giovannini, op. cit., 1998.

(8): pag. 13 in Vladimiro Satta, *I nemici della Repubblica. Storia degli anni di piombo*, Rizzoli, Milano, 2016, pp. 894.

(9): pag. 11 in V. Satta, cit.

(10): Cesare Bermanni, *Il nemico interno. Guerra civile e lotte di classe in Italia (1943-1976)*, Odradek, Roma, 1997, pp. 325. Vedi soprattutto il capitolo “La democrazia reale”,

pp. 265 – 313, che prende in considerazione anche le vittime della famigerata legge Reale che permetteva alle forze dell'ordine di ricorrere alle armi in modo sistematico. Scrive Bermani di “un migliaio di proletari uccisi nella guerra di classe nel periodo che va dal 25 luglio 1943 alla fine degli anni ‘70” (pag. 309); alla legge Reale, e quindi direttamente alle forze dell'ordine, vanno attribuiti 254 morti tra il 1975 e il 1989 e circa 175 dal 1989 al 1997. Il secondo volume che evochiamo è di Oreste Scalzone, vedi nota (5). A pag. 57 di questo testo leggiamo: “...la violenza poliziesca, nell'Italia repubblicana, ha una lunga storia costellata di morti ammazzati: dal '46 al '69, quindi in ventitré anni, le forze dell'ordine hanno fatto 171 morti, braccianti che occupavano le terre, operai ai picchetti (...). Poi ci sono stati morti non imputabili a iniziative dirette di corpi dello Stato, come a Portella della Ginestra...”. Bermani e Scalzone, da punti di vista diversi, nell'uguale radicalità delle posizioni, sono tra i pochi a negare l'angelizzazione dei movimenti, e le angelizzazioni tout court, comprese – ovviamente- quelle dei fascisti e dello Stato.

(11): lucidamente Scalzone scrive, a pag. 132 del suo volume sopra citato: “...Fare del negazionismo rispetto al problema della violenza significa occultare che la legalità è violenta, così come è violento lo Stato, come lo

Deux articles d'Alain Bihr pour essayer de comprendre les Gilets jaunes

02.12.2018

<http://alencontre.org/europe/france/les-gilets-jaunes-pourquoi-et-comment-en-etre.html>

08.12.2018

<http://alencontre.org/europe/france/les-gilets-jaunes-un-soulevement-populaire-contre-lactes-ii-de-loffensive-neoliberal.html>

sono i giudici in quanto rappresentano e incarnano quel ‘monopolio statale della violenza legittima’ che si chiama Legalità...”; e aggiunge a pag. 145, per illustrare la *violenza invisibile* del capitale: “...ci mettono al lavoro anche quando non lavoriamo, anche quando facciamo la spesa o guardiamo la televisione. Lavoriamo, per loro, ventiquattr'ore su ventiquattro! È la nostra vita a essere messa a valore, il nostro tempo, tutto il nostro tempo...”.

(12): Gennadij A. Zjuganov, *Stato e potenza*, Edizioni all'insegna del Veltro, Parma, 1999, pp. 176.

(13): pag. 20 in Carla Lonzi, *Sputiamo su Hegel e altri scritti*, et al. edizioni, Milano, 2010, pp. 127. In questa edizione sono raccolti scritti del periodo 1970 – '72.

***Sébastien Châteillon**, latinisé en Castalio, devenu Castellio puis Sébastien Castellion, né en 1515 à Saint-Martin-du-Fresne, en Bugey, anciennement du duché de Savoie, de l'actuel département de l'Ain et mort le 29 décembre 1563 à Bâle, est un humaniste, bibliste et théologien protestant français.

https://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A9bastien_Castellion

Un article de Hocine Belalloufi pour essayer de comprendre la situation en Algérie

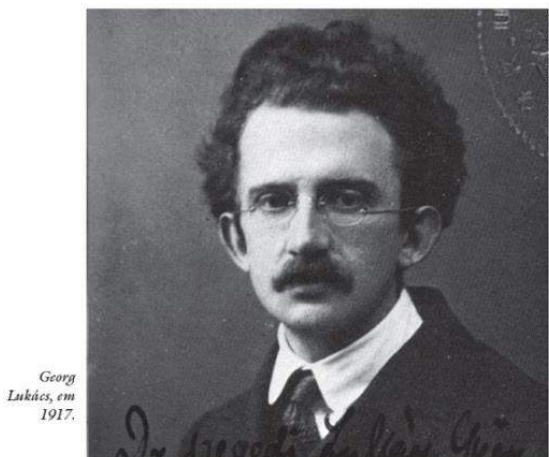
05.04.2019

<http://www.contretemps.eu/algérie-debut-lutte-prolongee/>

Tomber de la charrette ?

Mis au monde et posé là comme un paquet, l'enfant ne sait pas, ne comprend pas, donc il ne veut pas. « Pourquoi donc irais-je baiser la main de tante Irma ? Et saluer ces gens que je ne connais pas ? Vous les avez invités, pas moi. » Le « non » du petit Lukács est franc, logique, argumenté. S'enracine ici son refus du « protocole ». Avant même de transpirer sur Kant et les arcanes de la chose en soi, le philosophe en herbe affronte le problème ardu de la connaissance, ou plutôt de la possibilité de la connaissance.

« Où donc est mon jouet ? », interroge-t-il. « Mon petit, il est là où vous l'avez mis », répond la vieille nounou. Voilà qui est sensé et fort différent des propos stupides que lui tenaient ses parents. En clair : « Cela dépend de moi. » Significativement, le vieil homme qui se souvient raconte : « Je menais une guerre de partisans contre ma mère. » Enfermé dans un réduit obscur, le petit garçon doit se repentir pour en sortir. Mais il convient de distinguer : « Si elle m'enfermait à dix heures du matin, je demandais pardon à dix heures cinq et c'était réglé. [...] si elle m'enfermait après une heure, je n'aurais demandé pardon pour rien au monde. » Cette femme autoritaire le laisserait de toute façon sortir à une heure vingt-cinq, soit cinq minutes avant le retour du père, car « ma mère ne voulait pas de tension à la maison à ce moment-là ».



György Lukács en 1917

<https://criticaltheorychicago.com/2017/02/10/lukacs-on-marx-the-phenomenon-of-reification/>

A-t-on bien dégagé la moralité de l'affaire ? Tu dois, tu ne dois pas, la question est là. Certes, il n'y a qu'une éthique, mais deux conduites

offertes à ma liberté de choisir, et laquelle prévaut ? Accomplir mes devoirs envers tante Irma, c'est-à-dire vis-à-vis de la société pour avoir la paix ? Ou, plus risqué, ne rien concéder, ne pas courber l'échine au nom de mes principes à moi, ceux-là mêmes tenus pour vrais, je n'en démords pas ? Alors, punition, cabinet noir, la prison. A ce point de l'itinéraire du grand philosophe marxiste, le respect de l'étiquette et des convenances devient une décision logique, à moins de se brouiller avec sa famille. On voit que s'esquisse, à cet âge précoce, la dialectique entortillée de la tactique et de l'éthique.

Le 4 mai 1915, dans une lettre au dramaturge Paul Ernst, il fait part d'un semblable refus d'accomplir une tâche imposée par « une institution éthiquement intériorisée ». Ce qui signifie sauver son âme à laquelle les besoins de l'Etat sont étrangers par l'évitement du service militaire, « le plus infâme esclavage qui ait jamais existé ». Paradoxalement, à partir de prémisses identiques, il développe ensuite son propos pour conclure à l'inverse que « pour sauver l'âme – il faut précisément la sacrifier », à l'exemple du terroriste Ropchine (Boris Savinkov), assassin pour le bien de l'humanité. Donc « tu ne tueras point, sauf... », impératif incertain auquel se conforment l'homme politique et le révolutionnaire. La justification qu'il en donne est pour le moins embrouillée, situant le principe de leur conduite (celle du politicien cruel, du révolutionnaire) dans un angle mort où son correspondant aura du mal à la trouver : « La hiérarchie [entre les deux éthiques] présentera toujours de singulières complications dialectiques lorsque l'âme n'est pas centrée sur elle-même, mais sur l'humanité [...] ».

Le problème est très ancien, que la violence, il ne faut pas, c'est mal. Mais l'homme libre est-il un enfant sage agissant selon les préceptes édictés par ses parents ? En 1914, enfin, l'histoire, l'époque, le monde entier se met à l'heure « de ce que Fichte appelle la parfaite culpabilité », formule fameuse où l'on peut lire l'état de crise ayant saisi les intellectuels du temps, et notamment l'auteur de *La Théorie du roman*. Que faire à l'instant du plus grand péril ? Paul Ernst, en réponse, livre une analyse légèrement différente de l'œuvre de Ropchine, chef d'un groupe terroriste pendant la révolution de 1905 : « Mais ce dont l'auteur souffre [...], c'est le sentiment que l'Etat et peut-être la nation même est malade. C'est un

homme juste [...], et ce qui est affreux, c'est que, dans une situation semblable, un homme juste doit nécessairement commettre des crimes, car une révolution avortée est un crime [...]» Paul Ernst, en revanche, échappe au déchirement : « Dans cette guerre, le moi se réduit visiblement à la nation. Il y a là une harmonie qui fait que je ressens l'Etat comme quelque chose de sacré. » Or, on l'a vu, Lukács hait le « protocole » de cette guerre et se rebiffe. A cet endroit, son chemin a déjà commencé de bifurquer. Il interroge avec un certain mordant : imaginons la Russie battue par l'Allemagne et l'Autriche, puis celles-ci par les Etats de la Triple Entente, qui nous protégera alors des démocraties occidentales ? La « crise » de 1914, la sienne et celle de la civilisation capitaliste, telle qu'elle s'exprime dans *La Théorie du roman*, traduit un discord, un désaccord entre le monde et lui, une dissonance, que cet ouvrage d'analyse littéraire thématise avec acuité comme une pathologie de la forme au sein d'un monde aride et dépourvu de sens. Mais ce livre est obsolète : un demi-siècle plus tard, il se dira très éloigné de son « utopisme naïf ». Lukács, en pur philosophe, emploie des termes très généraux, très abstraits, mais un indéniable sens pratique est loin de lui faire défaut. Ce constat de carence au niveau du sens est un peu plus qu'un vain souci métaphysique, une pose romantique, le soupir d'un penseur éthéré. C'est une lésion grave affectant le nerf de la pensée. Le sujet ne connaît pas, l'objet n'est pas connu. Entre les deux, malédiction de l'idéalisme, le fil est rompu. Comme une ventouse abîmée, l'esprit se décolle de la réalité. C'est là proprement faire l'expérience d'un malheur ontologique. Quid ? Qu'il touche aux racines de l'être, qu'il faut entendre, si l'on a bien compris, comme la totalité de tout ce qui existe.

Il est peut-être inconvenant, futile, voire frivole, comme il aimait à l'écrire, de tenter d'embrasser l'œuvre immense de Lukács en quelques lignes mal ajustées. Nicolas Tertulian, son profond exégète, la définit toutefois d'une formule agréablement pompeuse « comme une théodicée de l'idée de totalité », notion faussement simple dont nous embarrasse le caractère abstrait. Dans la langue théorique-lyrique de *La Théorie du roman*, elle sert à caractériser le monde organique, en équilibre, harmonieux. Ce monde est l'ancien, le grec, celui d'Homère, son genre est l'épopée. Celui

d'à présent, Dieu l'a « abandonné », selon la langue pré-marxiste et d'une grande densité dont use Lukács dans cet ouvrage. Lui convient un genre, le roman, témoignant justement de l'inadéquation entre l'âme et l'œuvre.

Quelque chose est déboité, sorti de ses gonds. C'est écrit pendant la guerre. L'angoisse d'une absence met le texte sous tension. « Totalité », dans ce cas, n'est pas précisément le terme qui convient. Le divorce est consommé, jamais consommé. En tant que philosophe, apprenti philosophe, il ne voit pas bien comment faire l'impasse sur l'évidence que le monde existe, c'est-à-dire contourner la question de la réalité « en en faisant simplement une catégorie de la conscience ». L'antidote ? La doctrine de Marx, et son étude interminable, d'abord en chaussant les lunettes de Simmel, de Kant ou de Hegel.

Nous, misérables monades, atomes, individus, nous qui croyons vivre et pourtant qui ne vivons pas, nous séparés, inadéquats, phénomènes d'un événement qui ne s'est même pas produit, témoins désespérés d'une société qui part en quenouille, tel est le lamento de l'intellectuel bourgeois. Le mot ne doit pas heurter, il y avait des classes en ce temps-là. Et donc s'unir au nom d'un quelconque impératif éthique avec le mouvement ouvrier révolutionnaire est ni plus ni moins, mais décisif, un pas de plus sur son « chemin vers Marx ».

Le bolchevisme serait-il en mesure d'apporter le remède ? Oui, mais non, c'est-à-dire à la condition que l'on puisse en mentant parvenir à la vérité. Un article de 1918, « Le bolchevisme comme problème moral », expose avec difficulté les enjeux de ses tiraillements. Certes, il s'agit d'un écrit de transition dont il ne faut pas exagérer l'importance, mais il a le mérite d'exaspérer les contradictions qu'implique la proximité du « but » (le nouvel ordre social). Soit imposer, par la terreur, la société sans classes, en réalité la domination de classe du « prolétariat ». Soit temporiser, remettre à plus tard et « répandre la foi », dans l'espoir qu'un jour l'humanité s'y prête, le risque étant alors de s'égarer, « de dévier du chemin *droit et direct* [...] ».

C'est vrai, « le bolchevisme est l'ennemi du compromis ». Mais l'auteur de l'article prend plutôt le parti « de celui qui assume jusqu'au bout la démocratie ». Quelques jours après, comme si la cause était entendue, le jeune

philosophe idéaliste, que taraudait peut-être une sorte d'impatience messianique, fait le choix d'adhérer quand même au Parti communiste hongrois. Il faut supposer que ses scrupules ont été réduits en poudre par « la force fascinante du bolchevisme ».

Le saut dans l'arène politique, le point de la décision, d'aucune étendue comme en géométrie, est évoqué sans aucun pathos : « Je n'ai eu d'activités qu'après la victoire de la révolution, quand les problèmes, après l'entrée en scène des communistes, ont commencé à devenir intéressants. » Dans la mécanique de la pensée selon laquelle on célèbre ces nouvelles noces, la séparation de la méthode et de la réalité n'est pas prononcée, sans qu'il soit question de l'abolir, mais plutôt de la surmonter. A cette fin, le maître entonne le terrible mantra de la dialectique où les faits considérés sous l'angle du processus historique, à décrire comme une espèce de processus organique en mouvement, sont censés déboucher dans un monde réconcilié, débarrassé des contraintes et du devoir-être, dont l'avènement cependant ne va pas de soi.

« Tactique et éthique », qu'il rédige en 1919, en convient, le meurtre n'est pas permis. Celui qui le commet sacrifie donc aussi « sa pureté, sa morale, son âme ». Et c'est alors qu'il trouve sa justification, non, pas sa justification, ou bien si, sa nécessité. Cette question de l'éthique à double fond se formule péniblement, avec une certaine lourdeur. Nous pénétrons dans une zone étrange où l'éthique se prolonge et s'abolit lorsqu'elle atteint « la racine morale ultime » de l'acte terroriste.

Dans l'antique version qu'en donne la Judith du dramaturge Friedrich Hebbel, la damnation surgit par la commission de l'homicide : « Et si Dieu a mis un péché entre moi et mon acte, qui suis-je pour oser me dérober à lui ? » « Une phrase merveilleuse », remarque l'essayiste István Eörsi, lors d'un entretien réalisé en mai 1971, quelques semaines avant la mort de Lukács. « Mais hélas, comme toutes les phrases belles et pertinentes, elle peut aussi donner lieu à des abus. » A quoi le vieil homme répond sans répondre vraiment : « Il n'existe pas de phrase qui ne donne lieu à des abus. »

En avril 1919, au congrès des Jeunesses ouvrières, le commissaire à l'Instruction publique de l'éphémère République des conseils rappelle « le caractère impitoyable de la lutte des classes ». Evidemment, la violence,

il va de soi que la violence à certains moments de l'histoire, a pu jouer un rôle positif. C'est un phénomène aisément constatable. Et le problème est alors d'agir en vue de l'établissement de la dictature du prolétariat. Les mots sont rudes et risquent de heurter nos sentiments démocratiques. Impossible de faire la part du politique et de l'éthique. « "Que faire ?", tel a toujours été mon problème essentiel. »

De quoi parle-t-on, à la tribune du congrès ? De « l'anéantissement de la bourgeoisie », préalable à l'avènement de la société sans classes. La haine et l'envie, ce jour-là, cesseront de régner, même l'orgueil n'aura plus droit de cité. La société nouvelle sera celle dont les membres disjoints, comme au jour du Jugement dernier, accourront du fond de l'horizon refaire le corps entier dont ils étaient séparés. « Comprendons-nous bien », tempère cependant l'orateur, sermonnant l'auditoire. Le nouveau, le neuf, le quasi-rédimé, cela « reste une simple possibilité tant que les hommes n'y sont pas préparés », que les « cadres sociaux » ne forment pas les contours de la société d'amour – amour est bien le mot. Solidarité, unité, voilà pourquoi combat le prolétariat. Extérieurement, transformation de l'économie, des rapports sociaux. Intérieurement, sur une base morale, transformation de l'esprit. L'éducation du genre humain doit être aménagée sérieusement.

L'espoir est-il vain de voir s'illuminer toutes les faces au soleil de la théorie – pardon, la méthode – marxiste ? Dans la perspective de Lukács, qui est celle de Marx ou de l'usage qu'il en fait, la réflexion n'est évidemment pas séparable de l'action, le devoir-être de l'être, la classe de la conscience, le sujet de l'objet, la théorie de la pratique, et donc de la révolution. Philosophe, auteur, écrivain, cela n'est pas le seul état d'un homme, de tenir un stylo, d'aligner des mots sur du papier, puis de retourner se coucher. Il arrive que la pensée s'engrène dans la praxis. Qu'est-ce que cela veut dire, se convertir au marxisme : adhésion spirituelle, idéologie, fanatisme ?

Nous sommes bien tranquilles de ce côté-là. Et s'il fallait tuer ? N'oublions pas que la violence est permise en vue de l'idéal, à charge pour celui qui le commet d'affronter le péché qu'un dieu pervers interpose entre son acte et lui. Si c'en est un, sur le front tchèque, de faire fusiller sur la place huit hommes d'un bataillon qui s'était enfui devant l'ennemi. Cet épisode

est relaté dans ses *Mémoires parlés*, non sans l'agrémenter d'un commentaire sobre et distancié : « Grâce à quoi l'ordre a été rétabli pour l'essentiel. » Qui veut la fin veut les moyens n'a pas besoin de se dire en termes hégéliens. Demander si la violence est nécessaire pendant la guerre est une dérision si la victoire de l'armée rouge en dépend.

Cet érudit pénétré de la vérité profonde, intégrale et concrète inhérente au marxisme a rattaché son être à l'être social. « Totalité », l'autre nom de l'histoire en philosophie, présente une parenté gênante avec le mal famé « totalitaire ». Des caractères communs, quelques lettres communes, à la fin cependant quelque chose diverge, a divergé. En effet, ne confondons pas, même si l'ombre des procès de Moscou peut brouiller les traits du disciple de Lénine. Sans repos, jamais, la pensée ne peut, ne doit pas s'arrêter, ni rabâcher les « préceptes marxistes ». Elle est concrète, en acte, s'attache au phénomène, « plus riche que la loi ».

Liberté dont il se réclame, en 1933, sous le couvert d'une citation de Lénine : « En effet, toute vérité, si on l'exagère, si on l'étend au-delà des limites de son application réelle, peut être poussée à l'absurde, et, dans ces conditions, se change même infailliblement en absurdité. » La vérité n'est pas statique, et certes pas figée dans les livres en dépotoir à citation agencées de manière à ne pas se faire « liquider ». Elle bouge, elle se démène, elle sort de ses contours. La vérité déborde la vérité. C'est affolant de penser qu'elle est mouvante.



Plaque commémorative sur l'immeuble où vécut Lukács, Belgradrakpart, Budapest
 « Dans cette maison vécut et travailla entre 1945 et 1947 Lukács György Académicien, philosophe hongrois de renommée mondiale »
 Gouvernement de la capitale, 1993

En liberté, vraiment ? Un sentiment de malaise, ici, ne doit pas être tu. A l'espoir on mit la corde au cou pour la préservation de la révolution. « Après de nombreuses aventures intellectuelles [...] je sentais enfin un sol ferme sous mes pieds », écrit-il en 1933. Mais quinze ans plus tard, il concède l'enlissement de sa marche vers le progrès. Nous qui pensions que le père de la révolution (Lénine) ouvrait une large perspective, imprimait « un élan qu'aucun bureaucratisme ne briderait », nous eûmes comme un doute, le soupçon que le frein n'était pas dans « les survivances d'un passé incomplètement surmonté ». C'est encore dans ces réflexions tardives, dont l'intitulé n'est pas dépourvu d'une ironie peut-être involontaire (« Post-scriptum à Mon chemin vers Marx »), qu'il fait part de ses interrogations quant à la vraie nature des « tendances » ayant empêché l'expression de la « pensée autonome ».

L'aveu, publié en 1958 par la revue *Nuovi Argomenti*, paraît malaisé : « Nous avons pourtant cru pendant un temps [les années trente] à une essence finalement fortuite de ce système de défense du dogmatisme. » Qu'en termes pesants ces choses-là sont dites, mais enfin elles sont dites : « Ah, si le roi savait ! » Or précisément le « Chef » ne l'ignorait pas : « Staline a parlé de ces gens qui ne peuvent que tomber de la charrette lors d'un brusque tournant du courant de l'évolution. » Et donc il se pourrait qu'un vice de la machine ait retardé la fabrication du monde meilleur.

S'opère alors un repli tactique en direction de la particularité de la sphère esthétique. Fi donc, Monsieur ! C'est que, voyez-vous, nous n'avons pas les mêmes idées sur la littérature, vu qu'un fâcheux bourgeoisisme guide la plume de celui qui trace les mots qui composent les phrases agencées pour les masses. La détestable idéologie positiviste, ou réalisme socialiste, ou sociologisme vulgaire en termes polémiques, supprime soigneusement la vie qu'elle prétend reproduire.

Le combat de Lukács en faveur de Balzac, auteur adepte du royalisme, tend à montrer que la réalité, le reflet de la réalité, se perd dans la prose platement naturaliste. Le « grand réalisme », au contraire, est compliqué, polyphonique, il exige un agencement révélant la contradiction pénible entre l'homme et la société, à tel ou tel niveau de leurs développements respectifs. Mais ce hiatus est haï par le régime. La déviation de la norme est

visible. L'expression de l'individu, de la personne est délicate. Lukács, en 1936, engage une lutte à double détente « en faveur d'une mutation révolutionnaire et démocratique de la littérature russe ».

L'ennemi de classe, dit Staline, est sournois, rusé, retors : certains hommes portent en eux des vestiges de conscience bourgeoise et contreviennent à l'édification du socialisme. Or, argumente Lukács, plus il est subtil, insinuant, compliqué, plus il importe, « au plan littéraire également », de le caractériser par les moyens de la « physionomie intellectuelle ». D'un autre côté, la représentation de l'« homme nouveau » exige aussi de montrer qu'il se sépare de l'« ancien », dont il procède au terme d'un combat lui permettant de mûrir et de s'épanouir. Idées dangereuses où l'on voit le conforme et le non-conforme se mettre à danser un étrange pas de deux. Mais qui s'énoncent au nom d'une technique de figuration littéraire (la figuration intellectuelle) prétendument légitimée par la nécessité de suivre les consignes de Staline : démasquer l'ennemi de classe en étant plus rusé que lui.

La pensée critique est donc libre de se mouvoir entre deux citations, mais au prix d'une terrible équivoque. S'il n'est pas vrai que l'homme nouveau n'a « absolument rien de commun » avec l'ancien, est-il bien certain qu'il n'en reste pas la moindre miette au terme de sa mue ? Possible doute, alors, s'insinuant qui voit tout révolutionnaire mal dégagé de sa gangue d'opposant, sommé par conséquent d'exhiber son envers inquiétant. Et donc : à liquider. Il s'agit d'engager « une sorte de combat de partisans », mené dans la théorie, dont quelques citations de Staline tiennent lieu de tenue de camouflage.

Dans quoi s'enfonce à ce moment précis le croc de l'éthique ? Le Parti, « right or wrong », donc la décision d'y rester, corrélative au fait de n'en être pas exclu. Faut-il (s'en aller) ? Peut-on (m'en chasser) ? Cela dépend forcément de « la situation au plan de l'histoire universelle ». Le soutien « tactique » à la voie de Staline est motivé par le désir de ne rien faire contre l'Etat socialiste sur le point de livrer bataille à l'« ennemi mortel », au « destructeur de toute civilisation ». Face au fascisme il choisit de se taire, concédant, quinze années plus tard, que le souci, peut-être justifié, d'extirper le trotskisme allait faire périr « beaucoup de gens ».

Les mots glissent et dérapent à la surface des

événements. Mais il n'est pas stalinien, il n'est pas stalinien, mais il soutient Staline. Une trop subtile exégèse de ses replis tactiques, y compris de ses autocritiques, ferait manquer l'essentiel. Il a choisi son camp. Il y a deux côtés, c'est l'un ou l'autre, il faut trancher, même si son « révisionnisme » est dénoncé dans le Parti : « Jusque dans les années soixante, j'ai été l'objet d'une condamnation morale absolue. » Au risque de l'exclusion ? Il ne sera pas dit qu'il a cessé d'en être, même après son passage au ministère de la Culture populaire en 1956 : « En tout cas, on ne m'a pas exclu du Parti, on s'est contenté de ne pas répondre à la lettre dans laquelle je déclarais vouloir être membre du Parti. »

Il repoussera d'ailleurs le visa d'émigration qu'on prétend mettre à sa disposition : on peut l'arrêter, l'emprisonner, mais ceux qui ont le pouvoir n'ont pas celui de « [l]e pousser poliment hors du pays ». Ne pas s'exclure, ne pas être exclu. Promesse à tenir, engagement sans retour, fidélité ? Toujours est-il que le Parti ne peut ni l'avalier ni le recracher. Ce qui importe n'est pas de dire que Staline a mal agi. A la limite, rien n'existe hors du marxisme, puisqu'il est la pensée de ce qui est, ni hors du Parti, rien n'est qui ne soit nulle part. Marxiste, à l'Ouest, cela ne va pas de soi, l'évidence étant justement de ne pas manger de ce pain-là. Il s'en amuse à Genève, après la guerre. Mais comment, cultivé, parlant plusieurs langues, un savant, et marxiste avec ça : « Monsieur est Persan ? Comment peut-on être Persan ? » Il est déstabilisant d'observer qu'un sentiment d'évidence ne peut être partagé.



©Les Editions de Minuit

Approfondir le marxisme est l'œuvre d'une vie. Une science, une pensée ? La pensée. Il n'en est qu'une, écrit Marx, qu'il aime à citer dans les *Manuscrits de 1844*, et c'est l'histoire, à

laquelle, en effet, peu de monde a la chance d'échapper. Dans ses ultimes notes biographiques (1971), il indique sommairement : « crise, importance du véritable marxisme comme unique issue [...] idéologie marxiste comme critique de ce qui existe, comme incitation aux réformes de plus en plus nécessaires. »

Force est de constater que le chariot de l'histoire a tordu son essieu dans l'ornière du stalinisme, c'est-à-dire que l'espèce de « rigidification » qui dominait la démarche socialiste a dispensé les vérités ultimes et prié chacun de s'en satisfaire. Le véritable marxiste, au contraire, doit éliminer la poussière du dogme de ses membranes intellectuelles. Frappante est peut-être l'expression non pas d'une espérance, mais d'une volonté d'avancer. Dans le marxisme, le vrai, l'homme est à la fois le moteur et le produit du processus historique. Vérité qui souffre, au long de ses ouvrages, d'être exposée de manière systématique.

Sont-ce nos mains qui brisent l'élan, croyant la saisir ? Un conte écrit dans sa jeunesse, *La Légende du roi Midas*, est le récit d'une étreinte empêchée par l'angoisse d'éteindre la vie. Car le malheureux change en or tout ce qu'il touche, et là n'est pas sa chance : la seule fleur

qu'il aura cueillie finira fanée dans sa main.

Gérard Weil (Nanterre)

Bibliographie

Georges Lukács : *Correspondance de jeunesse (1908-1917)*, trad. I. Fodor, J. Herman, E. Kéenez et E. Szilágyi, François Maspero ; *Journal (1910-1911)*, trad. A. Ditroy, Rivages ; *De la pauvreté en esprit*, suivi de *La Légende du roi Midas*, trad. J.-P. Morbois, La Tempête ; *L'Ame et les Formes*, trad. G. Haarscher, Gallimard ; *La Théorie du roman*, trad. J. Clairevoye, Gallimard ; *Histoire et conscience de classe*, trad. K. Axelos et J. Bois, éd. de Minuit ; *Problèmes du réalisme*, trad. Cl. Prévost et J. Guégan, L'Arche ; *Prolégomènes à l'ontologie de l'être social*, trad. A. Monville et D. Renault, Delga ; *Pensée vécue, mémoires parlés*, trad. J.-M. Argelès, L'Arche.

Europe, n° 600 (avril 1979) : « Lukács ».

Pierre Rusch : *L'Œuvre-monde, essai sur la pensée du dernier Lukács*, Klincksieck.

Nicolas Tertulian : *Georges Lukács, étapes de sa pensée esthétique*, Le Sycomore ; *Pourquoi Lukács ?*, Maison des sciences de l'homme.

Nombreux textes sur :

<http://amisgeorglukacs.over-blog.com>

Quelques écrivains français antisémites au XX^e siècle suivi de *Notes sur l'antisémitisme historique en France*

L'actualité récente, essentiellement dans notre pays, a été fortement assombrie par une recrudescence d'actes antisémites. A l'origine de ces actes, trois possibilités qui ne se concurrencent pas mais semblent s'additionner, en provenance d'activistes d'extrême droite, d'extrême gauche et d'islamistes radicaux probablement salafistes. Mais d'où que viennent ces abominations, elles méritent la même condamnation et le citoyen que je suis espère que les pouvoirs publics feront bon usage d'un arsenal législatif déjà voté à la condition que forces de police et de justice fassent leur travail.

Dans un article paru dans *Le Coq Héron*, Judith Dupont (*Le racisme ordinaire*, Paris, *Le Coq-Héron*, n° 92, 1984) avait fait la distinction entre le « racisme ordinaire » celui de « monsieur-tout-le-monde » et le « racisme extraordinaire », celui des intellectuels beaucoup plus dangereux car pouvant entraîner des suiveurs déboussolés ou manipulables... L'antisémitisme, une des formes les plus odieuses du racisme selon moi, répond aux mêmes critères et l'antisionisme n'est qu'une fausse barbe qui contient autant de haine à l'égard des Juifs que le « vieil » antisémitisme historique... hystérique !

Je m'intéresserai ici à quelques écrivains antisémites ayant sévi dans notre pays.

En 1965, paraît un hommage à **Robert Brasillach** dans le numéro 11/12 des *Cahiers des Amis de Robert Brasillach* auxquels ont collaboré Raymond Abellio, Jean Anouilh,

Marcel Arland, Marcel Aymé, Maurice Bardèche (beau-père de Brasillach), Henri Béraud, Charels Beuchat, Georges Blond, Pierre Châtel, Henri Chevallet, Marc Chouet, René Clair, Alice Cocéa, Lucien Combelle, André Corbier, Michel Déon, Pierre Dudan, Cécile Dugas, Claude Elsen, Pierre Favre, Jean-Claude Fontanet, Ginette-Guitard-Auviste, Jacques Isorni, Claude Jamet, Marcel Jouhandeau, Jean de La Varendé, Louis Le Bastard, Paul Léautaud, Marie-Madeleine Martin, Henri Massis, Thierry Maulnier, Paul Morand, Roger Nimier, Jean Paulhan, Jacques Perret, Henri Perrochon, Marius Richard, Armand Robin, Michel de Saint-Pierre, Thérèse Rovelli, Georges Simenon, Pierre-Alain Tâche, Max-Marc Thomas, Jacques Vier.

Le site Internet (1) précise ce qui suit :

« *L'hommage rendu pour le vingtième anniversaire de la mort de Robert Brasillach, fusillé dans les fossés du fort de Montrouge, [...] par les [...] plumes de la droite française, au hasard: Marcel Aymé, Jean Brune, Thierry Maulnier Jacques Laurent, Roger Nimier, François Brigneau et bien d'autres (une centaine). Un numéro spécial des "Cahiers des amis de Robert Brasillach" [...].* ».

Robert Brasillach dirigea le journal antisémite « *Je suis partout* » — à son retour de captivité après en avoir été le rédacteur en chef dès 1937. Cette publication avait été fondée par l'éditeur Arthème Fayard en 1930. Brasillach y exprimait bien haut sa haine des Juifs, du Front populaire et de la République, après avoir été germanophobe, et vilipendé *Mein Kampf* (« *chef d'œuvre du crétinisme excité* ») et exalté le III^e Reich par la suite sous l'Occupation. Le frère du commandant Cousteau, Jacques-Yves Cousteau, remplaça Brasillach jugé « trop modéré » à la tête du 'journal' qui s'aligna alors sur 'l'idéologie' nazie.

Brasillach fut incarcéré à la Libération, condamné à mort et fusillé le 6 février 1945 au fort de Montrouge. Des intellectuels avaient demandé sa grâce au général de Gaulle qui la refusa (plusieurs hypothèses ont été soulevées quant à ce refus, notamment la volonté de ne pas froisser les communistes qui avaient perdu bon nombre des leurs). Des voix célèbres ont sollicité un geste de clémence, dont Jean Anouilh, Marcel Aymé, Jean-Louis Barrault, Albert Camus (déjà militant convaincu de l'abolition de la peine de mort), Paul Claudel,

Jean Cocteau, Colette, Roland Dorgelès, François Mauriac, Jean Paulhan, Henri Petiot dit 'Daniel-Rops', Paul Valéry...

Je me souviens d'une discussion avec un camarade de lycée, Pierre B. dont le père était administrateur civil au Maroc et qui, bien des années plus tard, était demeuré furieux du refus du général de Gaulle...

Le lecteur en pensera ce qu'il voudra... Pour moi, Brasillach, tout comme ses collègues extrémistes et antisémites font partie de la même clique ! Le livre écrit par Pierre-André Taguieff, *L'antisémitisme de plume. 1940-1944*, est plus précis et plus complet.

Citons toutefois quelques exemples patents : Bernanos, Marcel Jouhandeau, Maurice Bardèche, Jean et Jérôme Tharaud, Georges Montandon, Armand de Puysegur, Paul Morand, Xavier Vallat... Citons également quelques périodiques : *Je suis partout*, *L'Intransigeant*, *La Cocarde*, *La Gerbe*, *Le Cahier jaune*, *Le Cri du peuple*, *Au pilori* etc... La liste est loin d'être complète et son énumération quoique partielle me donne la nausée!

Quelques mots sur **Charles Maurras** (1868-1952). Essayiste, homme politique, journaliste, polémiste voire pamphlétaire, poète, membre influent dirigeant du quotidien *l'Action française*, véritable organe officiel du mouvement *Action française* dans lequel militent Léon Daudet, Jacques Bainville, Maurice Pujo notamment. L'idéologie est simple, contre la république, contre le Front populaire, contre le parlement, exaltation et soutien de l'antisémitisme d'État, pour une monarchie héréditaire... Antidreyfusard, disciple de Maurice Barrès, il est élu à l'Académie française en 1938 et déchu à la Libération pour intelligence avec l'ennemi durant l'Occupation de même qu'il est condamné à la réclusion à perpétuité et frappé d'indignité nationale.

Je voudrais citer un extrait du témoignage de Boris Cyrulnik à propos de Maurras (2).

« *Le Figaro littéraire* (par Paul-François Paoli 09/11/2011) : Pourquoi cet intérêt pour Charles Maurras?

Boris Cyrulnik. - À cause de mon enfance. Toute ma famille a été exterminée pendant la guerre de 40. J'ai moi-même été arrêté à l'âge de six ans et demi et me suis évadé au cours d'un transfert pour Auschwitz. J'avais tout de

suite compris que j'allais être condamné à mort parce que j'étais juif mais je ne savais pas du tout ce que c'était qu'être juif. Mes parents ont été déportés à Auschwitz, où ils ont disparu. Après la guerre, j'ai voulu comprendre ce qui a pu se passer dans la tête des persécuteurs. [...] Pourquoi un homme de cette envergure en était-il arrivé à être obsédé par les Juifs alors qu'il pouvait avoir de l'amitié et du respect pour certains d'entre eux, voilà la question qui m'a poussé à le lire [...]

L'interview se poursuit :

[...] Comment expliquez-vous l'antisémitisme propre à Maurras ?

Par la rencontre entre des traumatismes de son enfance et un contexte politique particulier. Le contexte personnel d'abord : enfant, Charles Maurras voulait faire l'école navale et militaire. Sa surdité [...] l'en empêchera. [...] C'est ici qu'intervient l'idéologie nationaliste assez particulière qu'il va forger et qui aura une grande influence sur le monde des idées en France. Très anxieux et ce d'autant plus qu'il a perdu la foi catholique, Maurras éprouve un besoin obsédant d'ordre dans un monde qu'il ressent comme menacé de dissolution [...]

Boris Cyrulnik poursuit :

[...] Or les Juifs sont, depuis l'origine, des agitateurs culturels. Ils sont les inventeurs d'un monothéisme que Maurras, fasciné par la Grèce et Rome, réprouve. Qui plus est, partout où ils vont, les Juifs ont plutôt tendance à s'assimiler, ce qui les rend, aux yeux de certains nationalistes, d'autant plus redoutables. [...]. Pour [beaucoup de Juifs], la France c'était le Paradis de la culture et de la liberté, en somme le pays du bonheur de vivre. [...]

De plus :

[...] Quand le jeune Maurras arrive à Paris [...] il est choqué par les enseignes qu'il voit dans les rues avec des noms juifs ou étrangers et il éprouve le sentiment d'être lui-même ailleurs dans la capitale d'une France qu'il vénère. Personnalité obsessionnelle, il va développer une véritable passion antisémite à un moment donné où l'antisémitisme imprègne la société. Maurras, comme d'autres nationalistes, pense que les Juifs sont facteurs de désordre, de corruption et donc de mort. Il faut les combattre pour les empêcher de nuire [...] ».

L'Action française fondée en 1898 par Henri Vaugois et Maurice Pujo à partir des positions contre Dreyfus jugé et dégradé en 1894, opte pour une idéologie monarchiste fortement inspirée par Maurras qui construit sa doctrine, le « nationalisme intégral » ou « maurrassisme ». Maurras défend bec et ongles sa doctrine d'« antisémitisme d'Etat » par rapport à un « antisémitisme de peau » ! Il déclare en 1937 : « *L'antisémitisme est un mal, si l'on entend par là cet antisémitisme de peau qui aboutit au pogrom et qui refuse de considérer dans le Juif une créature humaine pétrie de bien et de mal, dans laquelle le bien peut dominer. On ne me fera pas démordre d'une amitié naturelle pour les Juifs bien nés* »

L'AF (*Action française*), dès le départ nationaliste et antisémite, devient, sans rien renier de ses 'idéaux' initiaux, contre-révolutionnaire, antirépublicaine, antiparlementaire, exaltant une monarchie héréditaire et un profond attachement au catholicisme, rejetant violemment toute forme de laïcité...

Précisons toutefois la mise à l'index par le Vatican de certaines publications agnostiques de Maurras, et la condamnation de l'AF par Rome le 29 décembre 1926, puis la mise à l'index de toute l'œuvre de Maurras. En outre, les membres de l'AF sont interdits de sacrement... jusqu'à ce que le nouveau pape Pie XII annule ces dispositions !

Au cours de son procès en 1945, Maurras affirme avoir ignoré totalement l'existence des camps d'extermination et témoigne même d'une certaine commisération pour les malheureuses victimes. Il n'aura toutefois jamais compris qu'il s'agissait d'un génocide !

Les « instruments » de ce mouvement sont la revue qui deviendra un quotidien, des sbires, les *Camelots du roi*, la « *Ligue d'Action française* » dont le but est de renverser la République et de proclamer la monarchie, ligue faisant office de « parti » politique, une maison d'édition, la *Nouvelle Librairie nationale*, un institut d'études politiques, le Cercle Proudhon...

En 1940, l'AF soutient sans réserves Pétain, le statut des Juifs, la collaboration en dépit de ses principes antérieurs de germanophobie... Cependant une scission fait que certains de ses membres soutiendront le général de Gaulle et pour d'autres Giraud !

Je me souviens parfaitement d'une discussion avec un confrère psychiatre à propos de certains écrivains dont l'antisémitisme, le racisme, la xénophobie étaient notoires. Le confrère prétendait qu'il fallait dissocier l'homme de l'œuvre et qu'on pouvait parfaitement aimer l'œuvre sans apprécier l'individu. Mais, et pour un psychiatre, c'est un paradoxe, avoir une attitude clivée ou « schizophrénique » n'est pas, selon moi, l'attitude la plus rationnelle quelle que soit la qualité des écrits. La personnalité de l'individu infiltre suffisamment son œuvre pour que ses pensées profondes s'expriment dans des écrits que ce soit dans le domaine de la fiction, du récit ou de l'essai. Ainsi, lorsque j'entends certains confrères en particulier exalter Céline en scotomisant totalement son idéologie nauséabonde, je ne parviens pas à comprendre cette opération quasi chimique de séparation des composants d'une même entité. En chimie, c'est possible, dans le domaine psychique, c'est illusoire voire irresponsable. Car cela pourrait aboutir à « excuser » certains comportements coupables au motif que l'œuvre serait « géniale, remarquable... ». L'individu est UN et il doit assumer la responsabilité de ce qu'il fait, écrit, réalise, exprime d'une manière générale. S'il change de position au cours de sa vie, cela veut dire qu'il se détache de ce qui l'a animé auparavant et il est alors possible de différencier les périodes. Le professeur Milgram de l'université de Yale avait réalisé des expériences fort troublantes sur la soumission à l'autorité et la parcellisation, l'atomisation de la responsabilité. Si l'on accepte de dissocier l'homme de l'œuvre (au sens large, de ses actes), lorsqu'un criminel tue son prochain, il pourrait dire : « *ce n'est pas moi, c'est ma main qui a tiré ou manié le couteau... moi, je n'y suis pour rien !* » et ce serait irrecevable ! C'est pourtant ce que font ceux qui pratiquent la dissociation... Et cela devient particulièrement inquiétant quand il s'agit de psychiatres, psychologues, enseignants, psychanalystes ou philosophes...

Dans mon cas, j'ai toujours été rapidement pris d'une violente nausée en feuilletant du Céline ou du Léon Daudet et encore davantage du Drumont. Lorsque je dirigeais un groupe de discussion à visée psychothérapeutique — dans une institution associative participant au service public hospitalier —, j'avais institué comme règle fondamentale l'exclusion totale

de thèmes pouvant heurter les consciences de chacun, comme l'apologie de la violence, du racisme, de l'antisémitisme, de la xénophobie à travers tous les *media* (écrit volontairement sans « s », puisque c'est un terme latin) possibles, romans, essais, théâtre, musique, émissions de télévision car les uns et les autres venaient se soigner et non polémiquer et il n'était pas question de risquer de majorer les angoisses des patients, mais de prendre soin d'eux !

Parmi les personnages que je tiens à qualifier de « problématiques », commençons par **Jacques Chardonne** dont les propos antisémites m'ont profondément heurté. Qui était Jacques Chardonne ? De son vrai nom Jacques Boutelleau, il naît à Barbezieux le 2 janvier 1884 et meurt à la Frette-sur-Seine le 29 mai 1968. Il est considéré par certains comme le père spirituel des Hussards, paternité qu'il semble partager avec Paul Morand. Chardonne est un collaborationniste convaincu :

Le site Internet qui lui est consacré par Wikipédia (4) mentionne à son sujet :

« [...] *Culturellement germanophile, il répond à l'invitation de Joseph Goebbels, ministre de la Propagande du Reich, en octobre 1941, avec sept autres écrivains français, tels Pierre Drieu la Rochelle, Marcel Jouhandeau et Robert Brasillach, et séjourne en Allemagne pour le Congrès des écrivains européens de Weimar, dont il revient enthousiasmé, voire favorable à Hitler.* [...] »

Ardent pétainiste, il déclare in *Lettre à Jean Paulhan*, novembre 1940 *Correspondance Chardonne/Paulhan*, 1928-1962, préfacée par François Sureau. Stock, 1999 :

« *Il n'y pas de « pauvre » gouvernement de Vichy. Il n'y a que des pauvres français. Pétain est le seul grand. Je le trouve sublime. Il est toute la France. Je vomis les juifs, Benda, et les Anglais — et la Révolution française. C'est une grande date que 1940. Et qui doit beaucoup à 1918. Je suis sûr que vous verrez un jour dans quelle erreur nous étions* »

Poursuivons la consultation du site Internet cité plus haut :

« [...] *À la Libération, il craint d'être fusillé à cause de son engagement collaborationniste. Jacques Boutelleau (Chardonne, HAA) doit alors assumer sa collaboration car il est signalé comme étant un des douze auteurs de la première liste noire formulée par le Comité*

national des écrivains. [...] Arrêté à Jarnac, comme son éditeur Bernard Grasset, [...] il est conduit le 12 septembre 1944 à la prison de Cognac [...] avant d'être placé en résidence surveillée [...].

Notons ce qui suit :

[...] Sa rencontre avec Roger Nimier aura lieu en 1950. Lui sera présenté un groupe de jeunes écrivains composé d'Antoine Blondin, Michel Déon, Félicien Marceau, Jacques Laurent, Kléber Haedens et François Nourissier. Ils deviendront ainsi les instigateurs du mouvement des Hussards, un groupe littéraire reconnu comme étant principalement d'extrême droite et opposé au général de Gaulle [...]

Enfin sans surprise (cf l'amitié de François Mitterrand avec René Bousquet) :

[...] François Mitterrand, né à Jarnac, a exprimé son admiration pour l'écrivain, « autre gloire charentaise et styliste-hobereau »

Autre écrivain « douteux », **Paul Morand**.

Avant d'aborder le « cas Morand », je voudrais citer un extrait de l'article publié par Jérôme Dupuis dans *L'Express* du 15 février 2013 intitulé : *Chardonne, Morand, Rebatet, le retour des pestiférés de 1945* :

« Après la sulfureuse correspondance Chardonne-Morand, attendue depuis treize ans, ce sera au tour du best-seller de l'Occupation signé Lucien Rebatet. Pas simple d'éditer ou de rééditer ces réprouvés à la plume brillante mais trempée dans l'antisémitisme [...].

J. Dupuis écrit :

[...] Les deux bannis de la Libération - le premier avait participé aux voyages des écrivains français dans le Reich, en 1941 et 1942, le second était ambassadeur de Vichy à Bucarest - avaient déposé leurs quelque 3 000 (!) lettres échangées entre 1949 et 1968 dans le secret d'une bibliothèque suisse, avec consigne de les publier en l'an 2000, soit bien après leur mort (Chardonne disparaît en 1968, Morand, en 1976). Mais, depuis, rien. Gallimard, éditeur désigné pour cette tâche, aurait-il été effrayé par les horreurs antisémites et homophobes lancées par les deux "tontons flingueurs" ? [...]

L'auteur de l'article poursuit :

[...] Dilemme : faut-il publier l'intégralité ou "caviarder" les passages les plus sensibles, ceux, par exemple, où Morand dénonce

"l'enjuivement de l'Académie Goncourt" et Chardonne les "métèques" croisés dans les rues de Nanterre ? Sans parler de tel critique littéraire traité de "PD" - comprendre homosexuel... Et que faire de cette phrase de Morand, en date du 7 mai 1960 : "Là où Juifs et PD s'installent, c'est un signe certain de décomposition avancée: asticots dans la viande qui pue" ? [...]

Qui était **Paul Morand** ?

1888-1976. Jeunesse mondaine, perturbée par le « scandale Fersen ». L'écrivain Roger Peyrefitte a consacré un ouvrage, *L'Exilé de Capri*, à Jacques d'Adelswärd-Fersen, descendant d'Axel de Fersen, l'amant platonique de Marie-Antoinette. Jacques a fondé en 1909 *Akados*, qui semble être la première revue homosexuelle en France. Il est plus ou moins compromis selon Roger Peyrefitte — cf. notamment *Propos secrets*, Albin Michel, 1977 — dans un scandale (divers outrages aux bonnes mœurs, homosexualité, diffusion d'ouvrages pornographiques...) avec d'autres dont des étudiants du lycée Carnot à Paris... Qui croire ? Il est à noter toutefois que Morand stigmatisera par la suite les homosexuels qu'il qualifie dans ses écrits de « PD » avec autant de virulence qu'il attaque les Juifs, et les Noirs alors qu'il séjourne aux Etats-Unis !

Ecrivain collaborationniste, journaliste au *Figaro*, diplomate : attaché de l'ambassade de France durant la Première Guerre mondiale et ambassadeur de France en Roumanie — pays d'origine de la famille de son épouse Hélène, sous Vichy, puis en Suisse grâce à l'appui de Jean Jardin, un proche de Pierre Laval. Il est toutefois révoqué par le général de Gaulle du fait de ses activités sous Vichy. Il s'exile en Suisse pendant 10 ans. Il est élu à l'Académie française au fauteuil de Maître Maurice Garçon en 1968.

A très sensiblement influencé les « Hussards ». Ecrit d'abord des poèmes, puis des récits de voyage, des nouvelles. Son style est « nouveau », incisif, il adopte volontiers et fréquemment une attitude cynique, provocatrice, voire hautaine. Il exhibe son racisme sans aucune gêne.

Je voulais en dire davantage, mais ce que j'ai appris le concernant — en écumant une multitude de sources (parfois contradictoires, car ce « monsieur » ne laisse pas indifférent, mais provoque encore des passions contraires) — m'a soulevé le cœur!

Trouvé sur le Net sous la plume de Vincent Giroud le 28 avril 2014 (3) :

« [...] Il va sans dire que ceux qui se sont voilé la face en 2001 lors de la parution des deux gros tomes du Journal inutile, lequel n'est rien d'autre qu'une suite à une voix de cette correspondance, puisqu'il commençait le lendemain de l'enterrement de Chardonne, auront là une nouvelle occasion de proclamer leur indignation. Ils tiqueront, non sans raison, en tombant sur des formules comme la "juiverie bolchevique" ou la "juiverie internationale".

Giroud note :

[...] Comme Chardonne finit par lui en faire la remarque, l'antisémitisme de Morand a un côté célinien, obsessionnel. Il se garde bien de cautionner le génocide nazi : retrouvant Otto Abetz à Düsseldorf, en 1957, il répète à Chardonne la version officielle "Personne ne s'en doutait". Mais il ne peut se retenir de se livrer à des plaisanteries douteuses ("Il a été à Buchenwald, mais il n'y a pas appris la concentration" – à propos de Christian Pineau, beau-fils de Jean Giraudoux, donc vieille connaissance ; la pire est un jeu de mot atroce à propos du journal d'Anne Frank), ni de laisser poindre des restes de sympathie pour Hitler [...].

Le journaliste précise :

[...] Le livre ne rendra antisémite que le lecteur qui l'est déjà. Et l'aveu le plus révélateur est fait par Morand lui-même : "Je ne les aime pas, mais dès qu'il y en a un, je suis attiré." Ce mélange de répulsion et d'attraction se retrouve dans ses autres manifestations de xénophobie ou d'homophobie [...]; on ne les excusera pas pour autant, mais elles sont à relativiser. Et on pourrait en dire autant de son antiaméricanisme. S'il est peut-être à son plus odieux au sujet de l'Afrique et des Africains, il faut reconnaître que son anticommunisme, en revanche, n'a pas du tout mal vieilli [...].

Actuellement et depuis quelques années, une certaine frange d'intellectuels, sous prétexte que du temps a passé, ne voient pas d'un mauvais œil la réédition d'ouvrages franchement racistes, antisémites, xénophobes, au motif que « cela » appartient à l'histoire. Certes, mais il convient d'être prudent avec ce type d'ouvrage et quitte à faire de la pédagogie et de l'histoire, il convient d'encadrer la publication par des mises en garde, mises au

point et précisions. C'est ce que fait un de mes grands amis — et co-auteur pour certains de mes livres — Thierry Féral en traduisant *Mein Kampf* de façon très rigoureuse et méthodique pour lui donner toute son horreur. Tâche délicate et difficile qui peut être mal perçue par certains, d'où l'impérieuse nécessité de l'assortir d'un abondant et précis avertissement au lecteur !

Voici, concernant l'antisémitisme, un exemple concret vécu par moi-même au sein de l'école de la République française alors que le Maroc était encore Protectorat en 1953 et que la Seconde Guerre mondiale n'était pas si loin dans les mémoires et que les pétainistes distillaient encore leur venin... Mais leurs jours étaient comptés puisqu'en 1956, il fallut rendre le pays à ses propriétaires légitimes. Voici un extrait de ma pièce de théâtre intitulée *Xenophobia* (en e-book sur www.amazon.com).

« [...] **L'institutrice**

Je vous souhaite à tous la bienvenue, les enfants. Nous allons passer ensemble cette année scolaire et j'espère que vous allez travailler avec sérieux et sagesse pour honorer vos parents et cette école qui vous accueille au nom de notre pays bien-aimé, la France. Vous devez être conscients que notre patrie fait d'énormes efforts pour vous donner à vous petits Français, représentants de notre avenir, tout le savoir qui vous sera utile pour vos études. Mais la France, dans sa grandeur, accueille aussi vos nouveaux camarades, quatre israélites et un musulman.

Je vais procéder maintenant à l'appel et compléter vos fiches de renseignements. Commençons par le début de la liste, AMAR, Alain... Tiens tu t'appelles Alain ? Curieux ! J'aurais plutôt imaginé David, Salomon ou Jacob...ou encore Mohammed !

L'institutrice est brusquement interrompue par quelques voix moqueuses du petit groupe d'écoliers français, ceux que les « autres » ne tarderont pas à appeler « les purs porcs ».

Le groupe d'écoliers français

Ha, Ha, Ha ! Le cirque, Amar, le cirque, debout Amar, le cirque ! Tu vas faire le singe ? Allez, Mohammed, allez fais le singe !

L'institutrice

Souriante et nullement désireuse de remettre en place les trublions

Allons, les enfants, un peu de calme, alors Amar, quelle est la profession de tes parents ?

Elle est à nouveau interrompue par le même groupe qui hurle cette fois en chœur

Commerçant, commerçant, les Juifs sont tous des commerçants, donc des voleurs !

Alain

Il regarde avec un suprême dédain les minables petits crétiens et laisse tomber ces mots

Mon père est le directeur financier des Moulins David Baruk !

Le groupe des petits crétiens « pur porc »

Quoi, il n'est pas commerçant ? Impossible, nos parents nous ont bien dit que tous les Juifs étaient des marchands et des voleurs...

L'institutrice

Bon, passons au suivant, Amoureux, Denis...

Le récitant

Dès que l'institutrice émet cette réplique, le récitant doit surprendre le spectateur et les acteurs en faisant irruption sur le plateau et en interpellant l'institutrice et les élèves moqueurs, tout en invectivant les parents sur lesquels il rejette la responsabilité des propos antisémites.

Madame l'institutrice, les journaux français que vous lisez très probablement ne sont pour la plupart que des organes de propagande des ultras, les informations que diffuse cette presse torchon sont manipulées et honteusement travesties ! Un mauvais vent d'antisémitisme européen souffle sur le Maroc. Les pires abominations sont déversées à longueur de colonnes dans ces torchons ou sur les ondes, rappelant une triste époque pourtant si proche.

Madame l'Institutrice, rappelez-vous que les partis fascistes français au Maroc exhortaient le Résident général à un durcissement des mesures anti-juives durant la dernière guerre. Ils appelaient au pogrom tandis que les agressions contre les Juifs se multipliaient. Les « Européens » lançaient des appels au boycott des magasins tenus par des Juifs. Ils placardaient même des tracts sur les devantures de leurs boutiques, au contenu sans équivoque : "Ici maison juive, maison de profiteurs", ou bien "Acheter chez les Juifs, c'est ruiner le commerce français". Ces mêmes fascistes français accusaient les commerçants juifs d'être responsables de la pénurie qui frappait le Maroc. Or, la guerre est finie et vous ne désarmez pas, alors que les jours du protectorat sont désormais comptés ?

Madame l'institutrice, la haine, la violence, le racisme ne finiront-ils donc jamais ? Oubliez-vous que la Seconde Guerre mondiale

avec son cortège d'horreurs est à peine derrière nous ?

Madame l'institutrice, vous, un fonctionnaire de l'Instruction publique supposé représenter la France, vous laissez des gamins stupides répéter à l'envi des abominations éruptées par leurs parents, des ignominies dont ils ne comprennent pas même le sens, à leur âge. Si vous restez muette et immobile, c'est que vous êtes complice ! Vous êtes la honte de votre profession ! Vous me donnez envie de vomir ! [...] »

Notes sur l'antisémitisme historique en France

En France, au XIX^e siècle particulièrement s'est développé un « **antisémitisme historique** » que l'on retrouve dans la littérature, les salons, les salles de spectacle et dans la vie quotidienne. J'ai été le témoin sidéré dans les années 70 au XX^e siècle d'une scène « ordinaire » au cours de laquelle un membre de ma belle-famille, pourtant prisonnier de guerre en *oflag* durant la Seconde Guerre mondiale disait devant moi en évoquant une de ses connaissances : « C'est un Juif, **mais** c'est un type bien... »... Ah, ce « **mais** » terrible, horrible qui résume à lui seul des décennies de racisme et de xénophobie. En revanche si quelqu'un s'était risqué à le faire remarquer à celui qui proférait une telle aberration, ce dernier se serait senti offensé et se serait défendu de tout racisme !

Il s'agit d'un extrait de mon essai affectivo-littéraire consacré à Alexandre Dumas, *Mes lectures d'Alexandre Dumas*, e-book, www.amazon.com, 2015 :

« [...] L'antisémitisme n'est malheureusement guère un fléau contemporain, mais remonte à l'Antiquité comme l'a démontré avec force et talent le regretté Léon Poliakov. Il connaît de nos jours une recrudescence très inquiétante en Europe en particulier, dans notre pays, la France, autrefois patrie des Droits de l'Homme et des Lumières. Ne pouvant se renier comme sémites, les « fous de dieu » ont inventé et tentent de répandre la judéophobie. Cette abjection constitue un cheval de bataille des islamistes radicaux, fondamentalistes et propagateurs de la haine « raciale » qui se réclament abusivement du Prophète

Mohammed comme le pensent la plupart des Musulmans modérés.

Non seulement, la haine aveugle est exaltée, mais en outre, l'exportation en Occident des troubles qui ensanglantent depuis des décennies le Moyen Orient occasionnent des attentats, des manifestations violentes et diverses exactions dans nos pays démocratiques décidément beaucoup trop tolérants. Si nous, Européens, avions l'audace de manifester en pays arabo-musulman avec des bannières et des casseurs, notre sort serait rapidement réglé, mais les media du monde occidental bien pâlichons et bien bêlants ne réagissent que mollement et de façon partielle...

En France, dès le XVIII^e siècle appelé pourtant « siècle des Lumières », Voltaire ne cache pas ses positions antisémites, comme je l'écris dans mon livre *Le Racisme, ténèbres des consciences dont voici des extraits* :

« [...] En particulier dans le Dictionnaire philosophique, il consacre une trentaine d'articles au sujet sur les 118 dont il est l'auteur.

« ...[...Les Juifs], nos maîtres et nos ennemis, que nous croyons et que nous détestons, le plus abominable peuple de la terre, dont les lois ne disent pas un mot de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme [...] Vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant et barbare, qui joint depuis longtemps la plus sordide avarice à la plus détestable superstition et à la plus invincible haine pour tous les peuples qui les tolèrent et qui les enrichissent... [...] Vous êtes des animaux calculants, tâchez d'être des animaux pensants... »

« On regardait les Juifs du même œil que nous voyons les Nègres, comme une espèce d'homme inférieure », écrira-t-il dans Essai sur les mœurs. [...] »

J'ajoutais plus loin dans le texte :

« [...] Peu de temps avant la révolution française de 1789, le roi Louis XVI avait confié à Malesherbes la présidence d'une commission chargée d'améliorer la condition des Juifs.

En décembre 1789, la Constituante allait prendre des mesures concrètes, inspirées des thèses de l'Abbé Grégoire et de Mirabeau.

Il faudra cependant attendre Napoléon pour légiférer et proclamer l'émancipation des Juifs de France, en 1806.

Adolphe Crémieux symbolise l'émancipation des Juifs de France, Alphonse de Rothschild et Benjamin Disraeli également pour ceux d'Angleterre [...] ».

On peut également lire dans un article de l'Encyclopedia Universalis intitulé *Écllosion de l'antisémitisme au XIX^e siècle* in site Internet (5) :

« Aboutissement politique des réflexions engagées par les Lumières, la loi relative aux Juifs adoptée par l'Assemblée nationale le 27 septembre 1791 et promulguée par Louis XVI le 13 novembre apporte à la question juive une réponse qui consacre pour la première fois en Europe le principe de l'égalité en droit des juifs. L'émancipation des Juifs en France (1790-1791) suscite des réactions diverses. Il y a ceux qui craignent que les juifs ne remplissent pas leurs obligations à l'égard de la nation qui les a reconnus comme citoyens à part entière. Il y a aussi ceux qui par principe refusent cette entrée dans la nation, les partisans de l'ordre ancien, fondé sur la ségrégation et les discriminations [...].

En outre, [...] Au fil de ses victoires, Napoléon étend l'émancipation en Europe. Au niveau de l'organisation du culte, son règne ouvre une phase nouvelle. En 1808, il crée les consistoires, parallèlement aux consistoires protestants. Reste que d'un point de vue juridique, la période napoléonienne constitue une régression. En 1808 toujours, l'Empereur prend un décret par la suite qualifié de « décret infâme », qui instaure un système d'inégalité juridique pour les juifs en reprenant quelques-unes des pratiques discriminatoires de l'Ancien Régime. Il reste en vigueur pendant dix ans. Après 1848, l'émancipation des juifs s'impose un peu partout en Europe [...] »

Pour sa part, le site Internet (6) mentionne :

« [...] Emancipation des Juifs. Le XVIII^e et le XIX^e siècle ont représenté pour les Juifs européens le temps de l'émancipation. De nombreuses professions qui leur étaient fermées leur deviennent accessibles y compris la carrière militaire (en France par exemple). Mais des siècles de condamnation du peuple décide et de l'usure juive par l'église catholique ont laissé des traces. Surtout, la réussite des banques juives, et notamment la famille Rothschild présente dans plusieurs pays européens, cristallise les attaques de ceux qui dénoncent le nouveau roi de l'époque : l'argent ou le capital. Bien sûr, en Allemagne comme en France, le développement de

l'antisémitisme n'a aucun rapport avec le nombre des Juifs, ils sont 60 000 en France sur 39 millions et 500 000 en Allemagne pour 65 millions. Ils représentent 15 % à Vienne où un maire antisémite est élu en 1893 et 25 % à Budapest où l'antisémitisme ne joue aucun rôle politique. Mais les persécutions, notamment en Russie, vont amener 2,5 millions de Juifs orientaux à quitter leurs ghettos pour l'Europe de l'Ouest. La réaction de la bourgeoisie juive intégrée est éloquente, ils considèrent ces nouveaux venus comme des « barbares [...] ».

A cette époque fleurissent des théories fumeuses « justifiant » le racisme :

« [...] Le courant aristocratique contre-révolutionnaire est le premier engagé sur la voie d'une vision raciale de l'histoire et de la société. Face à la montée de la bourgeoisie, l'aristocratie française a réagi politiquement et surtout idéologiquement. Au début du XVIII^e siècle, le comte de Boulainvillers écrit que la France comporte deux groupes d'origines différentes. D'une part la noblesse d'ascendance « germaine » et d'autre part les « Gaulois » à savoir le Tiers-Etat, les premiers s'appuient sur le « droit de conquête » et sur la « nécessité de l'obéissance toujours due au plus fort ».

Ici germent les pousses de la future guerre civile, la noblesse est invitée à rejeter l'idée de nation, elle est la classe dominante en vertu de l'héritage historique [...] ».

Docteur Hanania Alain AMAR
Lyon, mars 2019

Polémique en ligne sur les conditions des accouchements en Hongrie (octobre 2018)

Les termes en sont très violents, puisqu'il est dit que les conditions sont meilleures pour les gorilles du zoo que pour les femmes hongroises.

Se reporter aux liens originaux :

<https://zoom.hu/hir/2018/10/08/masallapotot-a-szuleszetben-jobb-korulmenyek-kozott-szulnek-az-allatkerti-gorillak-mint-a-magyar-nok/>

Références :

(1) <http://www.livre-rare-book.com/search/current.seam?reference=&author=&title=hommages+a+robert+brasillach&description=&keywords=&keycodes=&ISBN=&minimumPrice=0.0&maximumPrice=0.0&minimumYear=0&maximumYear=0&sorting=R&ELEVANCE&bookType=ALL&ageFilter=ALL¢ury=ALL&country=FR&l=fr&actionMethod=search%2Fcurrent.xhtml%3AsearchEngine.initSearch>

(2) <http://www.lefigaro.fr/livres/2011/11/09/03005-20111109ARTFIG00860-boris-cyrulnik-face-a-l-enigme-maurras.php>

(3) http://www.nonfiction.fr/article-7025-sulfureux_morand_ruse_chardonne.htm

(4) https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Chardonnet

(5) <http://www.universalis.fr/encyclopedie/antisemitisme/2-eclosion-de-l-antisemitisme-au-xixe-siecle>

(6) <http://revuesocialisme.pagesperso-orange.fr/s13dreyfus.html>

<https://444.hu/2018/10/08/gorillajelmezben-foglaljak-ossze-miert-jobb-elmany-neha-ma-az-allatkertben-szulni-mint-egy-magyar-korhazban>

Rappelons qu'une polémique avait eu lieu en France à l'été 2017 sur les « violences obstétricale » et notamment sur la place de l'épisiotomie (*Le Monde*, 12.10.2017) ainsi qu'en Italie, où « une maman italienne sur cinq s'est sentie insultée ou maltraitée durant l'accouchement » (*La Repubblica*, 17.09.2017).

Bibliographie



Un livre sur cette ligne de chemin de fer magnifique et mythique, et cependant menacée de disparition en raison de l'impéritie des personnels politiques et des administrations française et italienne. A lire avant qu'il ne soit trop tard.

GÉNÉRAL D'ARMÉE
PIERRE
DE VILLIERS

QU'EST-CE QU'UN CHEF ?

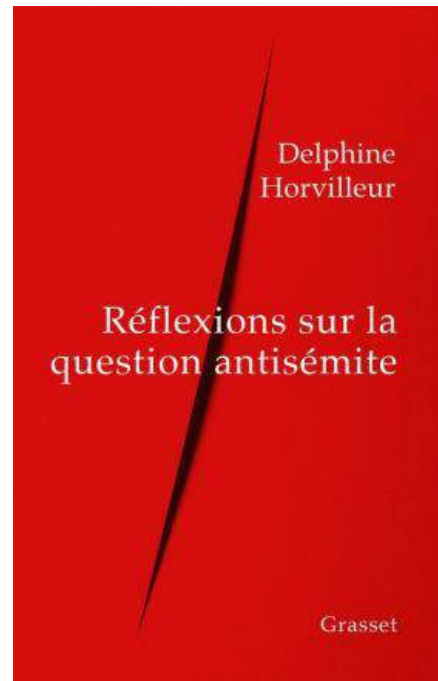


Pour la première fois, dans la V^e République, un chef d'état-major des armées a démissionné, le 19 juillet 2017. Une querelle brève et violente s'est

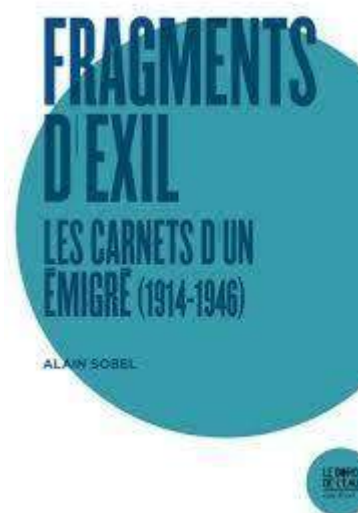
nouée entre deux hommes que tout oppose, un président neuf venu du monde des finances, Emmanuel Macron, et un général d'expérience issu de la pure tradition militaire, Pierre de Villiers.

(Le Monde)

https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/11/27/ce-jour-ou-macron-a-pulverise-l-honneur-du-general-de-villiers_5389084_3232.html



Delphine Horvilleur, née le 8 novembre 1974 à Nancy, est une femme rabbin française du Mouvement juif libéral de France, directrice de la rédaction de la Revue de pensée juive Tenou'a.



Alain Sobel, Professeur de médecine, Ancien Président du Comité national du SIDA, sera avec nous à **Budapest le 31 mai 2019 à l'Institut français** pour présenter son livre passionnant.

Dr ALAIN MERCUEL
**SOUFFRANCE
PSYCHIQUE
DES SANS-ABRI**
VIVRE OU SURVIVRE



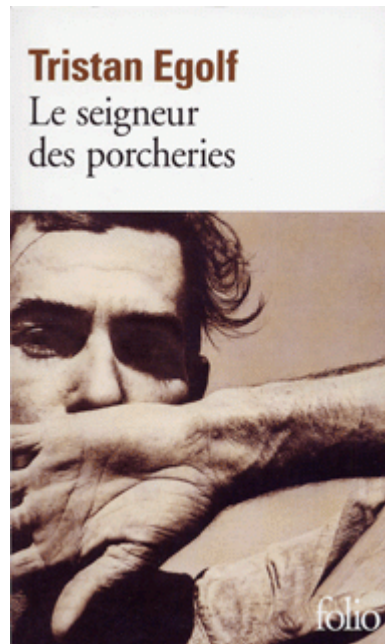
Alain Mercuel est Psychiatre Chef de service à l'Hôpital Sainte-Anne à Paris. Il avait traité de précarité et souffrance psychique au « Divan sur le Danube » en 2015.

Un témoignage salutaire pour changer le regard, comprendre les enjeux du soin psychique dans la rue et repenser un lien qu'on peut tisser même avec les plus cassés, les plus exclus, les plus fragilisés par leurs troubles.

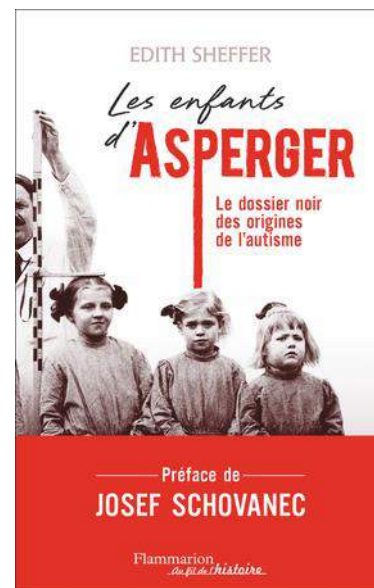
(Présentation de l'Editeur)



De Kathleen Meyer (1942, USA), une contribution inédite à la préservation de notre précieux environnement (1989).



Tristan Egolf (1971 – 2005)



La publication en français a fait l'objet d'un commentaire d'Elisabeth Roudinesco dans *Le Monde des Livres* du 29 mars 2019, et aussi d'un début de polémique avec Jean Vinçot, qui se réfère à Seth Mnookin.

Le débat étant d'importance, nous proposons ci-dessous des liens ([en français](#) et [en anglais](#)) à nos lecteurs.

Pour notre part, nous avons fait une petite recherche en ligne en 2016 au sujet d'Asperger et ses relations avec le nazisme. A l'époque, il

avait été un peu surprenant de voir que le pédiatre autrichien avait fait une partie notable de sa carrière à Vienne pendant l'époque nazie, mais qu'il n'y avait pas mention de son éventuelle inféodation au régime, et évidemment pas davantage d'une éventuelle opposition de sa part.

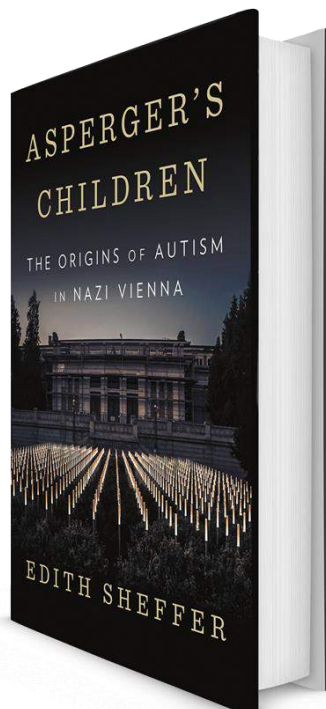
La distinction effectuée en France entre les autistes dits « de haut niveau » représentés par le syndrome d'Asperger, et tous les autres, n'avait pas manqué de susciter aussi des réactions. Nous découvrons en tout cas qu'il y a maintenant des fondements historiques à cette distinction, et semble-t-il des plus sinistres.

Elisabeth Roudinesco :

https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/03/28/avec-les-enfants-d-asperger-l-historienne-edith-sheffer-montre-hans-asperger-en-nazi-et-assassin-d-enfants_5442405_3232.html

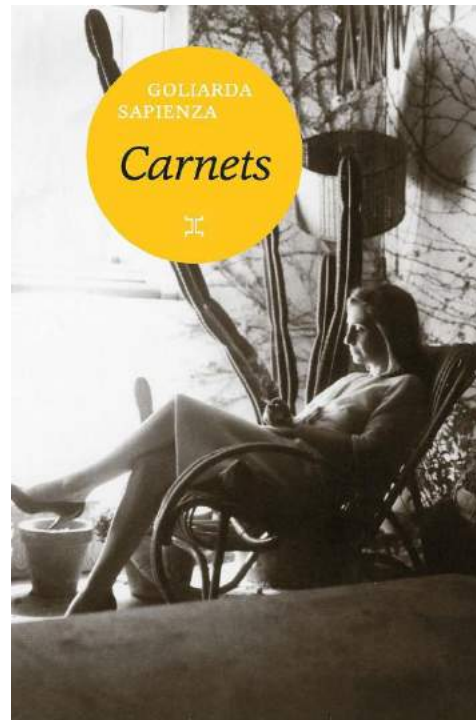
Jean Vinçot :

<https://blogs.mediapart.fr/jean-vincot/blog/290319/sur-les-enfants-dasperger-dedith-sheffer-une-critique-de-seth-mnookin>



Edith Sheffer (USA)

<http://www.aspergerschildren.com/>
<https://www.nytimes.com/2018/06/18/books/review/aspergers-children-edith-sheffer.html>
<https://www.tabletmag.com/jewish-life-and-religion/196348/the-doctor-and-the-nazis>



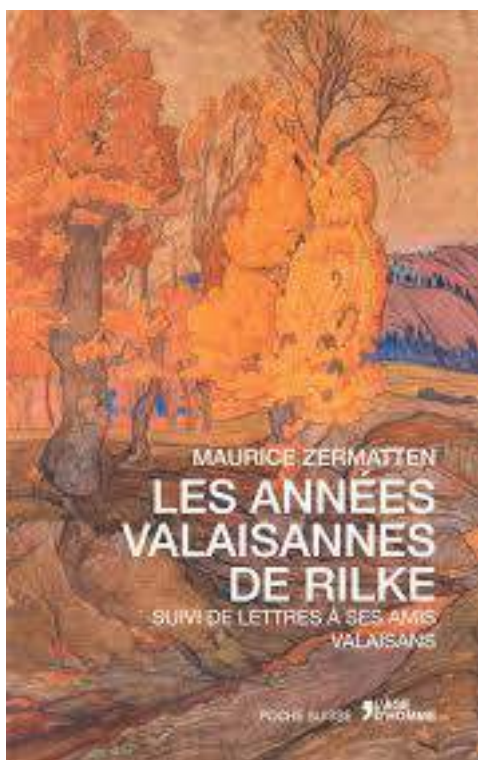
Goliarda Sapienza (1924-1996)



Cécile Wajsbrot, Ed. Le Bruit du temps



La Colombe d'argent Andreï Biely
Traduit par Anne-Marie Tassis-Botton
Langue d'origine : Russe



Editions L'Âge d'Homme, 2016

En souvenir de...



... la Libreria Casella à Ventimiglia

Fin 2018, nous avons eu la tristesse d'assister à la fermeture définitive de la Libreria Casella, qui a toujours su offrir à ses clients un fond d'ouvrages de littérature et d'histoire, nationale et internationale, mais aussi régionale. Si un ouvrage n'était pas en rayon, il était possible de l'obtenir en quelques jours.

Tout cela est maintenant terminé. La fermeture d'un commerce est toujours un événement attristant, mais quand il s'agit d'une librairie au centre d'une cité, on ne peut s'empêcher de penser que celle-ci y perd un morceau de son âme. Sans vouloir y mettre de connotation péjorative, il semble que seules les boutiques de fringues, de téléphonie mobile et les fast-foods aient une capacité infinie de régénération...



La sur/vie des bêtes



« - Chiens en laisse et merdes dans les sachets dédiés !!! – Mufles » (Italie, 2017).



Valais (Suisse, 2017)



Biblia porta France 13th Century Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne

“- Kitty, stop it! - Sorry, he is getting a bit excited when friends are coming over. Just push him off.” (Vera)

Une initiative forte et originale en faveur de l'environnement



Une compagnie de transports publics italienne en Ligurie, confrontée à de grosses difficultés d'exploitation, a trouvé une solution originale pour desservir les villages et les vallées éloignés du littoral. Les bus anciens et polluants seront mis au rebut et remplacés dès ce printemps par des chariots tirés par des ânes vigoureux. Le nombre de passagers y sera à peine inférieur à celui d'un minibus (*pulmino*), d'où le nom de *Pulmasino* donné au concept, et la durée accrue du voyage sera compensée par un cadencement avec un départ toutes les heures, du lever du jour au coucher du soleil. Le paiement pourra s'effectuer en picotin, en son ou en foin, à condition qu'ils soient rigoureusement non-OGM.

Interrogée sur cette initiative, l'entreprise a répondu qu'elle avait toujours eu pour politique d'offrir « des moyens de transports adaptés à la clientèle ». Quant aux retraites des nouveaux collaborateurs, notre interlocuteur a répondu – avec un cynisme gourmand qui n'avait rien d'un *végâne* – qu'elles seraient calculées en kilogrammes de saucisson d'âne, pauvre en graisses nocives selon lui.

(Remerciements à M., notre informateur italien, mars 2019)

Nice comme Venise ?

[ALERTE-INFO] La Ville de Nice envisage de réguler l'accès piéton à la Promenade des Anglais et d'en donner l'accès via des entrées payantes à 5€/jour/personne afin de contrôler la sécurité et de créer un budget d'amélioration de la qualité de vie à Nice !

*Le regard des lecteurs et lectrices
du Volantino*



Dans un CMP de pédopsychiatrie en France
(Patricia Gazel)



Boukhara, Ouzbékistan (Gisèle Meichler)

Un film à revoir d'urgence

Pane e cioccolata (Pain et chocolat)

Regia di Franco Brusati.

Italia, 1973

con Nino Manfredi, Paolo Turco, Gianfranco Barra, Tano Cimarosa, Ugo D'Alessio, Johnny Dorelli

En accès libre, en italien sous-titré anglais :

<https://www.youtube.com/watch?v=ixHxPFrk48Q&feature=youtu.be>

« *Un Divan sur le Danube* »

Budapest, 28 – 31 mai 2019

« *A Couch on the Danube* »

May 28th 31st 2019

*16th International Meeting of Psychiatry,
Psychoanalysis and Clinical Psychology
& Associated exhibitions*

Rappelons que le prochain **Colloque International de Psychiatrie, de Psychanalyse et de Psychologie clinique & Expositions d'arts plastiques associées**, dont ce sera la 16^{ème} édition et le 15^{ème} anniversaire, aura lieu du 28 mai au 31 mai 2019 dans la capitale hongroise, avec les rendez-vous habituels.

Le programme complet sera diffusé dans les prochains jours et disponible en ligne sur le site : <https://undivansurledanube.com/>
We are waiting for you!



Il Volantino Europeo

Bulletin internautique trimestriel

de l'Association Piotr-Tchaadaev

9, rue du Parc-de-Clagny, 78000 Versailles

Président d'honneur : Alexandre Nepomiachty

N° FMC Piotr-Tchaadaev 11 78 0511778

Prochaine livraison

prévue en juillet 2019

Merci d'adresser vos propositions d'articles un peu avant cette date !

Toute correspondance ou article est à adresser à Jean-Yves Feberey Secrétaire de Rédaction provisoire (depuis 2003)

jean-yves.feberey@wanadoo.fr

piotr-tchaadaev@wanadoo.fr